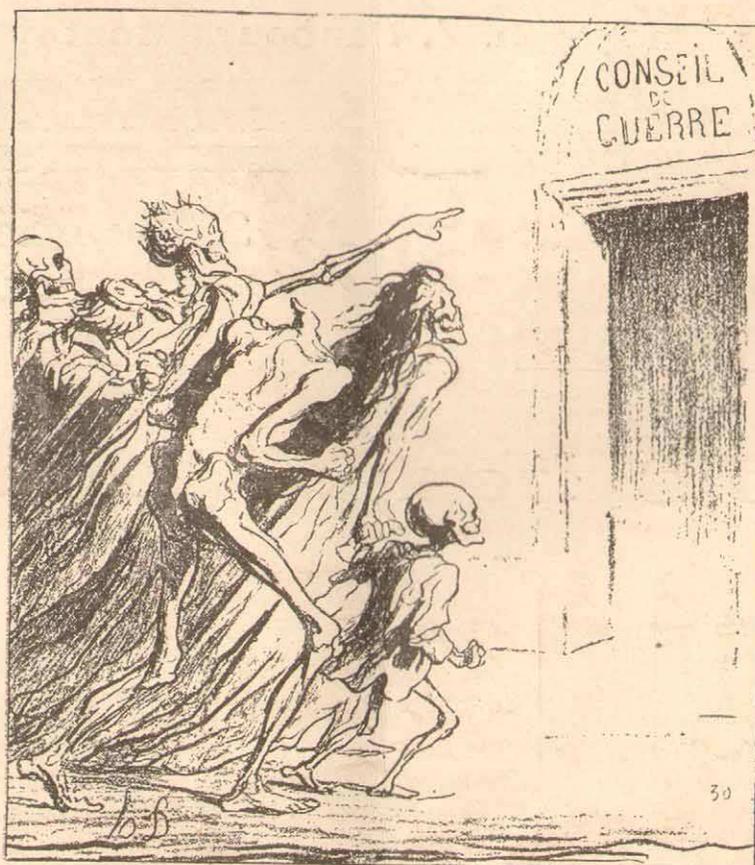


“ Ne jamais oublier la guerre ” (Lenine)

# CLARTÉ

Contre les Généraux assassins

Contre les Marchands de cadavres



*Au conseil de guerre les chefs coupables !*

(D'après une lithographie de H. Daumier.)

SOMMAIRE. EDITORIAL. — Jaurès au Panthéon ! — Assassins civils et militaires. Ce qu'a coûté la guerre. — Bilan (poème), par Jean Bernier. — Marchands de cadavres, par M. Fourier. — Henry Dispan de Floran, mon camarade de guerre, par H. Barbusse. — Notes de Guerre, par Henry Dispan de Floran, etc...

Le premier film d'avant-garde  
**Le Cabinet du Docteur CALIGARI**

continue sa carrière sensationnelle  
 au cinéma

Le CORSO, 27, boulevard des Italiens

Exclusivité cosmograph, 7, Faubourg-Montmartre, PARIS

ÉDITIONS

DE LA

Nouvelle Revue Française

R. C. Seine : N° 35.806

*nr*

3, Rue de Grenelle

PARIS VI<sup>e</sup>

Téléphone : FLÉURUS 12-27

Trois beaux Livres

Les Documents Bleus

N° 10

Jean-Richard BLOCH

SUR

UN CARGO

Montez à bord  
 vous ne regretterez pas  
 le voyage

Luc DURTAÏN

Conquêtes du Monde

LA

SOURCE ROUGE

L'aventure de l'amour  
 dans les milieux cosmopolites

Les Documents Bleus

N° 12

Alfred FABRE-LUCE

LA

VICTOIRE

Enfin la vérité  
 sur les origines de la guerre  
 et la question des réparations

ÉDITORIAL

Jaurès au Panthéon !

L'escroquerie au cadavre !

En est-il de plus ignoble ? Elle devient votre manie, votre savante manie : votre système de gouvernement.

Les chefs sauvages se servent eux aussi des cadavres ennemis pour des fins politiques : ils les mutilent de façon exemplaire et les accrochent à leur seuil en guise d'épouvantail. Mais ils ne sont que de pauvres chefs sauvages ! Nos démocraties viennent de perfectionner cela : couvrir de fleurs le corps de l'ennemi, c'est défigurer sa mémoire, racoler son fantôme pour l'orchestre de la propagande officielle.

Après le Poulx Inconnu, Jaurès au Panthéon ! Le système est en plein rendement. Bon appétit, messieurs !

Car vous aurez beau compulsé son œuvre et ses discours, vous couvrir de citations en guise de feuilles de vigne, Jaurès n'eut pas de pires ennemis que vous, les radicaux. Oui, Jaurès, fut un grand démocrate, mais l'homme de la démocratie totale, c'est-à-dire internationale et socialiste, et vous l'avez trahi patiemment jusqu'au jour où son cadavre étendu prouva aux peuples que cette démocratie idéale ne serait pas de ce monde, — de votre monde capitaliste. Voilà l'unique, l'effrayante preuve que seul le corps inanimé de Jaurès pouvait donner. Et c'est ce corps que vous allez utiliser pour patronner votre soi-disant démocratie qui continue d'occuper la Ruhr ; sur son cercueil vous allez répéter des paroles de Jaurès, comme si ce cercueil même ne détruisait pas, par sa seule présence inerte, les espoirs chantés par Jaurès vivant !

Et vous, social-démocrates, briscards du jaurésisme qui serez là dans les tribunes d'honneur, ne nous racontez donc pas que nous ignorons Jaurès. Parce que vous n'avez jamais été capables de mesurer l'entreprise de toute sa vie, vous lui êtes aujourd'hui infidèles avec ce pieux aveuglement des disciples qui est une des plus atroces ironies du destin.

Jaurès fut le chef véritable de la démocratie tant qu'elle eut pour nécessité première de lutter contre l'ancien régime. Mais dès que les dernières forces monarchiques furent écrasées, aussitôt après la séparation de l'Église et de l'État, les radicaux comprirent que le problème avait changé : quel statut social la République donnerait-elle maintenant à ces masses populaires qui venaient de la sauver ? En leur nom Jaurès exigeait la paix internationale, et la démocratie socialiste c'est-à-dire l'État républicain, instrument de l'économie socialiste. Et soudain les radicaux se dressèrent contre Jaurès, per-

mirent à Clemenceau, dès 1905, d'instituer un véritable préfascisme.

Mais là n'était pas la pire, la mortelle trahison. Jaurès savait que la démocratie serait impuissante si elle ne fondait la paix. A ses yeux elle serait l'avenir commun des peuples d'Europe, où elle ne serait pas. Or, même au temps de son alliance avec Jaurès, le radicalisme trahissait la paix : sous Combes, le ministre des Affaires Étrangères fut Delcassé ! Et, dans la suite, les gouvernements radicaux ne cessèrent jamais, soit par leurs visées sur le Maroc, soit par leur complicité envers le tzarisme, de mener la France au « réveil national », à la guerre de 1914.

C'est contre cet impérialisme camouflé que Jaurès mena sa plus formidable bataille, la bataille où il est mort. Il s'y engagea avec toutes ses forces ; il semblait avoir mis sa vie même pour enjeu de cette lutte entre la démocratie idéale et le radicalisme honteux, le radicalisme cocardier. Les peuples d'Europe, eux, ne s'y trompèrent pas lorsqu'ils donnèrent à sa mort sa signification véritable, sa pleine valeur de symbole : « Jaurès mort, c'est la guerre ! »

Dix ans après, rien n'est changé. La politique extérieure demeure le vice secret du radicalisme. Herriot occupe la Ruhr comme Poincaré, et les socialistes les « purs jaurésiens » ont voté les crédits ! Voilà l'heure choisie par les hommes du Bloc des Gauches pour mener Jaurès au Panthéon, comme glorification de leur propre régime.

Le peuple de France est, certes, accoutumé à voir ses efforts brisés, ses espérances anéanties. Mais au moins que l'expérience abolie ne se survive pas en son propre contraire ! Le peuple de France s'est confié, avec le plus grand homme politique de tout un siècle, à la démocratie socialiste : avec lui il a été écrasé dans la faillite de cet idéal. Cachez ce désastre, votre œuvre, votre honte ! Rayez le nom de Jaurès de vos manuels d'histoire. Mais épargnez-les restes l'insulte d'une apothéose en votre honneur.

Quant à nous, nous ne dirons pas, comme vous faites : « Si Jaurès vivait encore, il dirait ceci, il ferait cela » Nous savons simplement que la mort de Jaurès est la plus grande leçon qu'il nous ait léguée. Jaurès a été enterré par tout un peuple, son peuple : et c'étaient « les funérailles de la Paix ! » N'essayez pas aujourd'hui de faire mentir son cadavre.

CLARTE.

# Les généraux assassins impunis et leurs 1.900.000 victimes

Clarté verse aujourd'hui au dossier d'accusation contre les généraux assassins un document dont tous nos lecteurs comprendront l'importance. C'est celui donnant les pertes officielles de l'armée française pendant les différentes phases offensives et défensives de la guerre. De ces chiffres, il faut déduire environ 300.000 prisonniers.

Mais pour que ce document prenne la valeur révolutionnaire que les anciens combattants entendent lui donner, il fallait en face des chiffres de tués pour chacune de ces opérations militaires, faire figurer les noms des chefs civils et militaires responsables.

Enfin, et c'est là l'amorce d'un formidable travail historique que nous ne pouvons d'ailleurs qu'ébaucher grossièrement dans ce numéro, nous avons tenu à préciser dès maintenant les responsabilités incombant à certains généraux incapables, ou simplement criminels. Contre ceux-là aucune sanction ne fut prise par les différents chefs civils de la guerre sous prétexte « que le code militaire n'avait pas prévu de châtement pour les fautes professionnelles commises par les officiers-généraux » — cependant qu'on fusillait au front les simples soldats dont les « crimes » n'étaient que peccadilles en comparaison de ceux des chefs.

Et c'est ainsi, qu'après Nivelle et d'autres, Joffre l'assassin débonnaire de 1.279.000 Français finira ses jours dans un lit douillet. Alors qu'en toute justice il eût dû terminer sa « glorieuse carrière » devant un peloton d'exécution.

## I. — AOÛT-SEPTEMBRE 1914

Batailles d'Alsace, de Lorraine, des Ardennes, Charleroi, la Marne, etc...

### “ Attaquons, attaquons... comme la lune ” : 329.000 victimes

<i>Chefs civils : Poincaré, Viviani, Messimy.</i>	<i>Tués et disparus.....</i>	<i>313.000</i>
<i>Commandement militaire de Joffre.</i>	<i>Morts dans les formations sanitaires de l'avant.....</i>	<i>7.000</i>
<i>Généraux d'armées : Dubail, de Castelnau, Pau, Lanrezac, de Langle de Cary, Ruffey, Franchet d'Esperey, Sarrail, Foch, Maunoury.</i>	<i>Morts dans les hôpitaux des suites de blessures.....</i>	<i>9.000</i>

Le haut commandement français n'a pas voulu tenir compte du plan de mobilisation du Grand Etat-Major allemand — attaque par la Belgique — qu'il connaissait depuis 1913, parce qu'il gênait l'application de son propre plan — le plan 17 — qui massait les armées françaises face à l'Est. Le dogme de l'offensive à outrance préconisé par Joffre et l'école de guerre ne souffrait aucune contradiction. Le simple mot de « défensive » était formellement banni de toutes les instructions militaires destinées aux chefs des grandes unités : « L'attaque est toujours menée avec la résolution d'aborder l'ennemi à l'arme blanche et de le détruire »... « l'artillerie ne prépare plus les attaques ; elle les appuie » y était-il dit.

En vertu de ces beaux principes, le 10 août le 7<sup>e</sup> corps (général Bonneau) se fait anéantir devant Mulhouse. Le 19 août, le général de Castelnau fait écharper deux corps d'armées (XVII<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup>) à Morhange, le 20, le général Lanrezac attaque au nord de la Sambre sur l'ordre formel de Joffre. Son armée subit un désastre pitoyable à Charleroi, où les troupes débouchent contre les mitrailleuses allemandes, « des roses au canon de leurs fusils ». Les défaites d'août 1914, les pertes en hommes, les plus lourdes proportionnellement de toute la guerre, l'invasion de sept départements français, sont donc directement imputables à Joffre.

## II. — OCTOBRE-NOVEMBRE 1914

Aisne — Artois — Flandre — Yser

### “ Poursuivons, poursuivons... ” : 125.000 victimes

<i>Chefs civils : Poincaré, Viviani, Millerand.</i>	<i>Tués et disparus.....</i>	<i>104.000</i>
<i>Commandement militaire de Joffre.</i>	<i>Morts dans les formations sanitaires de l'avant.....</i>	<i>11.000</i>
<i>Généraux d'armées : Franchet d'Esperey, Maunoury, Foch, d'Urbal.</i>	<i>Morts dans les hôpitaux.....</i>	<i>10.000</i>

« Poursuite sans exemple » a écrit Joffre. En réalité Joffre donna l'ordre de poursuivre a une

cavalerie exténuée et sans mordant qui se fit écharper dans d'innombrables combats où notamment on fit attaquer une brigade de dragons à pieds et à la lance !

SANCTIONS : Foch passe adjoint du général en chef !

## III. — DECEMBRE 1914-JANVIER 1915

Yser — Artois — Somme — Aisne — Champagne — Woëvre — Lorraine — Alsace

### Joffre “ Je les grignote ” : 74.000 victimes

<i>Chefs civils : Poincaré, Viviani, Millerand.</i>	<i>Tués et disparus.....</i>	<i>62.000</i>
<i>Commandement militaire de Joffre, adjoint : Foch.</i>	<i>Morts dans les formations sanitaires de l'avant.....</i>	<i>5.000</i>
<i>Généraux d'armées : Dubail, Roques, de Castelnau, Sarrail, de Langle de Cary, Franchet d'Esperey, Maunoury, d'Urbal, de Maud'huy.</i>	<i>Morts dans les hôpitaux.....</i>	<i>7.000</i>

C'est le commencement de ce premier terrible hiver dans des tranchées non aménagées, d'où l'on fait partir d'incessantes attaques limitées au front d'un régiment ou d'un bataillon, voire même d'une compagnie. « Pour le communiqué » le général commandant l'armée ordonne d'enlever « à n'importe quel prix » telle ligne de tranchées dont la possession n'a aucune valeur en soi, où la position est plus mauvaise et plus exposée qu'à 200 mètres en arrière. Ce « grignotage » coûta à la France rien que pour le secteur des armées du centre : Argonne : 80.000 hommes (40.000 hommes rien que pour le bois de la Grurie) ; Vauquois : 12.000 hommes ; la Woëvre : 12.000 hommes ; Les Eparges : 35.000 hommes. Le bois d'Ailly et le bois le Prêtre : 60.000 hommes. La seule tranchée de Galonne : 6.000 hommes ! (chiffres extrait du Comité secret du 17 juin 1916, discours d'Abel Ferry).

Pendant cette terrible guerre d'usure — pour nous — le chiffre officiel des renforts envoyés au front s'éleva à 140.000 soldats par mois !

Il est à noter que c'est au cours de cette période de la guerre que se déroula la première offensive de la Somme (2<sup>e</sup> Armée Castelnau), de la Boisselle à la Somme avec ordre général de Joffre, commençant par ces mots : « Soldats, le moment est venu de libérer votre territoire. » De cette offensive (15 jours d'attaques partielles répétées en décembre 1914 qui coûtèrent environ 35.000 tués), les communiqués et l'histoire officielle ne soufflèrent jamais mot.

Au lendemain des assauts meurtriers et inutiles, donnés par divers régiments du 4<sup>e</sup> Corps (115<sup>e</sup> et 117<sup>e</sup>), un régiment d'infanterie colonial et un régiment de réserve sur Mametz, Montauban et Maricourt, le communiqué signalait simplement (avec quelle ironie macabre !) : Au nord de la Somme « fusillades ».

Responsable : Castelnau. Sanction : néant.

En janvier 1915, Joffre donne lui-même au général de Lamaze qui commandait devant Soissons l'ordre de prendre l'offensive à Crouy. Ce dernier élève diverses objections, notamment, la crue de l'Aisne qui rend très difficile le passage de cette rivière. Joffre limoge immédiatement le général de Lamaze. Deux jours après l'attaque se déclanche. Elle faillit amener un désastre et nous coûtera plus de 15.000 hommes tués absolument pour rien.

## IV. — FEVRIER-MARS 1915

Yser — Artois — Somme — Aisne — Champagne — Argonne — Lorraine — Alsace

### Joffre “ Je les grignote ” suite : 69.000 victimes

<i>Chefs civils : Poincaré, Viviani, Millerand.</i>	<i>Tués, disparus.....</i>	<i>55.000</i>
<i>Commandement militaire de Joffre.</i>	<i>Morts dans les formations sanitaires de l'avant.....</i>	<i>7.000</i>
<i>Groupes d'armées : Nord : Foch. Est : Dubail.</i>	<i>Morts dans les hôpitaux.....</i>	<i>7.000</i>
<i>Généraux d'armées : Roques, de Castelnau, Sarrail, de Langle de Cary, Franchet d'Esperey, Maunoury, d'Urbal, de Maud'huy.</i>		

C'est à cette époque que se place la première bataille de Champagne (Perthes-les-Hurlus, Mesnel-les-Hurlus, Beauséjour) : 30.000 tués pour la conquête de quelques kilomètres carrés de boue. C'est l'époque des fusillés de Souain, les 4 fantassins qui refusèrent de remettre ça sur les fils de fer allemands après avoir survécu déjà à plusieurs massacres.

Responsable : Langle de Cary. Sanctions : Une citation à l'armée !

## Les premiers assauts en masse sur les fils de fer intacts : 143.000 victimes

<i>Chefs civils : Poincaré, Viviani, Millerand.</i>	<i>Tués, disparus.....</i>	121.000
<i>Commandement militaire de Joffre.</i>	<i>Morts dans les formations sanitaires de l'avant.....</i>	13.000
<i>Artois : Foch, d'Urbal.</i>	<i>Morts dans les hôpitaux.....</i>	9.000
<i>Woëvre : Dubail, Sarrail.</i>		
<i>Dardanelles : d'Amade, Gouraud.</i>		

A Gallipoli le 25 avril, par suite d'une erreur de mouillage, les chalands de débarquement français partent de dix fois trop loin. Le général d'Amade donne quand même l'ordre de débarquement parce que « en face des Anglais son amour-propre (*sic*) était en jeu ». Résultat : en une seule journée 12.000 hommes tués ou noyés, pour un résultat quasi nul.

*Sanctions* : Le général d'Amade est « retiré » du front.

Le 9 mai, à Lorette, le 33<sup>e</sup> Corps avec Pétain, couronne en trois heures de temps, la crête de Vimy. D'Urbal refuse de croire les nouvelles apportées par les coureurs. Pétain ne reçoit pas de renforts. A la fin de la journée les survivants du 33<sup>e</sup> Corps sont jetés à bas des crêtes par deux divisions allemandes amenées en camions. On sacrifia ensuite des dizaines de mille de fantassins pour reprendre la crête. En vain.

*Sanctions* : Foch écarté du front momentanément pour raison de santé.

## VI. — JUILLET-AOÛT 1915

Même front, même « tactique » que pour la période Février-Mars

## Joffre « Je les grignote » suite : 48.000 victimes

<i>Chefs civils : Poincaré, Viviani, Millerand.</i>	<i>Tués, disparus.....</i>	39.000
<i>Commandement militaire de Joffre.</i>	<i>Morts dans les formations sanitaires de l'avant.....</i>	6.000
<i>Pétain remplace Castelnau à la 2<sup>e</sup> Armée.</i>	<i>Morts dans les hôpitaux.....</i>	3.000
<i>Dubois remplace Maunoury à la 6<sup>e</sup> Armée.</i>		

## VII. — SEPTEMBRE-NOVEMBRE 1915

Offensives de Champagne et d'Artois

## « La Percée » ! : 131.000 victimes

<i>Chefs civils : Poincaré, Briand, Galliéri.</i>	<i>Tués, disparus.....</i>	115.000
<i>Commandement militaire de Joffre.</i>	<i>Morts dans les formations sanitaires de l'avant.....</i>	10.000
<i>Champagne : De Castelnau, de Langle de Cary.</i>	<i>Morts dans les hôpitaux.....</i>	6.000
<i>Artois : D'Urbal.</i>		

Massacres de Champagne et d'Artois.

En Champagne attaque générale du 6 octobre sur l'ensemble de la deuxième position allemande passée sous silence.

16 assauts infructueux sur la Tranchée de la Vistule près de Tahure, la Butte-du-Mesnil, Mazsiges. Charge devant Souain, devant Saint-Hilaire-le-Grand (le 8<sup>e</sup> hussards charge à cheval sur des fils de fer !)

*Sanctions* : Langle de Cary est nommé chef de groupe des armées du centre et de Castelnau major général du G. Q. G.

En Artois Joffre commande lui-même l'offensive et fait massacrer trois jours durant les régiments d'assaut qui ne parviennent même pas à enlever la première ligne allemande. (Voir les notes de Dispan de Floran publiées plus loin.)

Notre tableau, pour toute cette période de la guerre acquerrait une force décuplée si nous pouvions mettre en face, période par période, les pertes allemandes cinq fois moins fortes que les nôtres. *Sanctions* : D'Urbal est longtemps après nommé inspecteur général de la cavalerie !

## VIII. — DECEMBRE 1915-JANVIER 1916

## 2<sup>me</sup> hiver au front : 22.000 victimes

Période relativement calme où l'on se décide enfin à organiser nos lignes de tranchées « à la boche ». Sarrail « s'installe » à Salonique.

## « La surprise » de Verdun : 173.000 victimes

<i>Chefs civils : Poincaré, Briand, Roques.</i>	<i>Tués et disparus.....</i>	150.000
<i>Commandement militaire de Joffre, puis « pleins pouvoirs » à Castelnau et à Pétain.</i>	<i>Morts dans les formations sanitaires de l'avant.....</i>	15.000
<i>Général : De Langle de Cary, Nivelles, Herr.</i>	<i>Morts dans les hôpitaux.....</i>	8.000

Dès le début de janvier 1916, le G. Q. G. était au courant des projets d'attaque des Allemands sur Verdun. Il n'en tint aucun compte. Or, l'organisation défensive de Verdun ne comportait même pas le 15 février 1916 une ligne de tranchées continue. En aucun point les organisations de seconde ligne n'avaient été prévues. Une seule voie ferrée assurait le ravitaillement des lignes et l'évacuation. On fut obligé en quelques jours d'improviser le transport des troupes et des munitions en camions automobiles. *Sanctions* ?

*Responsables* : Le G. Q. G. et le général Herr qui commandait la région fortifiée de Verdun.

## X. — JUILLET-OCTOBRE 1916

## La Somme « la Percée » encore ! : 136.000 victimes

<i>Chefs civils : Poincaré, Briand, Roques.</i>	<i>Tués, disparus.....</i>	114.000
<i>Commandement militaire de Joffre.</i>	<i>Morts dans les formations sanitaires du front.....</i>	16.000
<i>Groupes d'armées : Foch.</i>	<i>Morts dans les hôpitaux.....</i>	6.000
<i>Armée : Fayolle, Micheler.</i>		

« Notre intention, déclarait Joffre, est de battre l'ennemi en rompant son front d'Hébuterne à Lassigny ». Le G. Q. G. ignorait totalement les réserves de l'ennemi qu'il croyait entièrement « fondues » devant Verdun. En fait après quelques succès tout à fait au début, la bataille de la Somme ne tarda pas à se transformer en une bataille d'effectifs et d'usure qui devint terrible.

Avec les pertes anglaises, la bataille de la Somme peut se chiffrer par plus de 300.000 morts — le chiffre des pertes allemandes devant Verdun.

Simple exemple d'incapacité du haut commandement français : le 4 juillet, un régiment d'infanterie dépasse les objectifs d'attaque qui lui avaient été assignés et occupe le village de Barleux. Un ordre exprès lui parvient de l'arrière d'évacuer Barleux et de se replier à 1 kilomètre à l'ouest du village. Dans la suite on fit massacrer des dizaines de mille de fantassins pour essayer de reprendre Barleux. La même histoire se répéta également pour Bouchavesnes.

*Sanctions* : La Commission de l'Armée demande à M. Briand le limogeage de Joffre. Le Président du Conseil répond qu'il garde Joffre « à cause de sa valeur fiduciaire » ! En définitive Joffre est nommé le 26 décembre Maréchal de France.

## XI. — NOVEMBRE-DECEMBRE 1916

## Verdun, la méthode « Nivelles-Mangin » : 38.000 victimes

<i>Chefs civils : Poincaré, Briand, Lyautéy.</i>	<i>Tués, disparus.....</i>	30.000
<i>Commandement militaire de Joffre.</i>	<i>Morts dans les formations sanitaires de l'avant.....</i>	5.000
<i>Nivelles, Mangin.</i>	<i>Morts dans les hôpitaux.....</i>	3.000

Pour reprendre Douaumont tenu mollement par les Allemands, deux généraux inaugurent à Verdun une nouvelle tactique d'offensive. Les résultats sont jugés « surprenants ». Nivelles est désigné pour succéder à Joffre !

## XII. — JANVIER-MARS 1917

## Préparatifs d'attaque sur tout le front : 28.000 victimes

<i>Chefs civils : Poincaré, Briand, Lyautéy.</i>	<i>Tués, disparus.....</i>	18.000
<i>Commandement militaire : Nivelles.</i>	<i>Morts dans les formations sanitaires de l'avant.....</i>	4.000
<i>Groupes d'armées : Franchet d'Esperey, Pétain.</i>	<i>Morts dans les hôpitaux.....</i>	6.000
<i>Armées : Fayolle, Guillaumat, Humbert, Roques, Mazel, Mangin, Debeney, Gérard.</i>		

« Je romprai le front allemand, quand je voudrai, où je voudrai », déclarait Nivelles en s'ins-

tallant au G. Q. G. Les Allemands au courant de ses projets d'offensive entreprennent dès le début de mars un redressement de leur front et abandonnent Noyon le 10. Le 4 mars, Nivelles est prévenu du repli allemand. Il refuse d'y croire et donne trop tard l'ordre de poursuite pour gêner la manœuvre de l'ennemi.

XIII. — AVRIL-JUILLET 1917

**Le Chemin des Dames « Ce n'est plus la percée, c'est la rupture » : 105.000 victimes**

<i>Chefs civils : Poincaré, Ribot, Painlevé.</i>	<i>Tués, disparus.....</i>	87.000
<i>Commandement militaire de Nivelles.</i>	<i>Morts dans les formations sanitaires</i>	
<i>Groupes d'armées : Micheler, Pétain.</i>	<i>res .....</i>	15.000
<i>Armées : Mazel, Mangin, Duchêne, Guillaumat.</i>	<i>Morts dans les hôpitaux.....</i>	3.000

On sait que le plan d'attaque fut connu des Allemands longtemps à l'avance et que le 5 avril à Sapignoul ils s'emparèrent du plan détaillé et de l'horaire de toute la 5<sup>e</sup> Armée. Néanmoins le général Nivelles ne changea rien à son dispositif d'attaque et le 16 avril, alors qu'on avait persuadé aux combattants que cette « dernière offensive » les amènerait jusqu'à « l'Escaut, la Meuse et le Rhin » les vagues d'assaut fauchées par les mitrailleuses allemandes ne parvenaient qu'en deux ou trois endroits à réaliser une avance totale de 1.500 mètres. Les jours suivants l'offensive continua dans les mêmes conditions nous coûtant en 20 jours 85.000 hommes.

Les mutineries qui s'en suivirent faillirent réaliser au front la révolution vengeresse.

*Sanctions* : Nivelles fut nommé au commandement des troupes d'Algérie et après la guerre reçut par compensation la médaille militaire !

XIV. — AOUT-DECEMBRE 1917-JANVIER-FEVRIER 1917

*Flandre - Aisne - Verdun*

**Offensives limitées et 4<sup>me</sup> hiver : 54.000 victimes**

<i>Chefs civils : Poincaré, Painlevé, Clemenceau.</i>	<i>Tués et disparus.....</i>	42.000
<i>Commandement militaire : Pétain.</i>	<i>Morts dans les formations sanitaires</i>	
<i>Groupes d'armées : Nord : Franchet d'Esperey; Est : de Castelnau.</i>	<i>res .....</i>	12.000
<i>Armées : Gouraud, Anthoine, Debeney, Guillaumat, Hirschauer, Humbert, Micheler, Maistre, Duchêne, de Boissoudy, Gérard.</i>	<i>Morts dans les hôpitaux.....</i>	10.000
<i>Armée d'Orient : Guillaumat.</i>		
<i>Armée d'Italie : Foch, puis Fayolle.</i>		

Pour remonter le moral des troupes on leur fait exécuter des attaques à objectifs limités (exemple Malmaison) après de formidables préparations d'artillerie qui neutralisent à l'avance le terrain conquis, mais ne sont d'aucun résultat pratique.

XV. — MAI-JUIN 1918

*Batailles de l'Avre, de Noyon, des Flandres, de l'Aisne et de Matz*

**« Le Fléchissement » : 167.000 victimes**

<i>Chefs civils : Poincaré, Clemenceau.</i>	<i>Tués et disparus.....</i>	145.000
<i>Généralissime interallié : Foch.</i>	<i>Morts dans les formations sanitaires</i>	13.000
<i>Commandant militaire : Pétain.</i>	<i>Morts dans les hôpitaux.....</i>	9.000
<i>Groupes d'armées : Fayolle, Maistre.</i>		
<i>Armées : Debeney, Humbert, Gouraud, Berthelot, Duchêne.</i>		

L'arrivée en masse des Américains nous permet de contenir péniblement deux formidables offensives allemandes qui menacent Paris comme aux plus mauvais jours de 1914.

Le 27 mai, l'armée Duchêne se fait surprendre sur le Chemin des Dames et est presque entièrement détruite par l'ennemi (67.427 tués et disparus du 27 mai au 6 juin. — chiffres officiels).

*Sanctions* : Le général Duchêne reçoit un commandement à l'intérieur.

XVI. — JUILLET-NOVEMBRE 1918

**« L'Offensive de la Victoire » (et les américains ?) : 163.000 victimes**

<i>Chefs civils : Poincaré, Clemenceau.</i>	<i>Tués et disparus.....</i>	110.000
<i>Généralissime interallié : Foch.</i>	<i>Morts dans les formations sanitaires</i>	35.000
<i>Commandement militaire : Pétain.</i>	<i>Morts dans les hôpitaux.....</i>	18.000
<i>Groupes d'armées : Maistre, Castelnau.</i>		
<i>Armées : Debeney, Hirschauer, Humbert, Mangin, Gouraud, Guillaumat, Degoutte, de Boissoudy, Gérard, de Mittry.</i>		
<i>Armée d'Orient : Franchet d'Esperey.</i>		
<i>Armée d'Italie : Fayolle.</i>		

Le flot continu des troupes américaines et la démoralisation de l'armée allemande permettent à Foch de « bluffer » sans vervogne et d'user les derniers régiments français dans des attaques désordonnées et incohérentes, sans réserves, sans munitions. Et c'est la fin de la saignée dont notre malheureux pays ne se relèvera sans doute jamais.

**CE QU'A COUTÉ LA GUERRE**

Nous le savons maintenant. C'est M. Yves-Guyot qui nous l'apprend dans le numéro du 15 mai de la vieille revue bourgeoise le *Journal des Economistes*. Le simple exposé qu'il y donne est si écrasant qu'aucune revue, aucun organe bourgeois n'a osé en parler.

Voici comment sont faites les évaluations : chacun des chiffres que les statistiques de chaque pays fournissent en monnaie dépréciée ont été ramenés par simple calcul quant à leurs pouvoirs d'achat effectifs à l'étalon du dollar de 1913. Le prix de la guerre pour chaque belligérant est constaté, après cette opération, par comparaison des dépenses des gouvernements durant les années de guerre avec les dépenses de ces mêmes gouvernements durant les trois années qui ont précédé la guerre.

Le coût total de la guerre, ainsi calculé, se chiffre par 82.427 millions de dollars-1913, pour tous les belligérants, dont 57.747 pour les Alliés et Associés et 24.680 pour les Pouvoirs Centraux. Les dépenses des principaux Alliés se détaillent ainsi : Empire Britannique (y compris les Dominions), 23.048 millions de dollars-1913; France, 9.282; Russie, 5.369; Etats-Unis, 17.139; tandis que les dépenses de l'Allemagne ne s'élèvent pas à plus de 19.894 millions de dollars-1913 !

Est-ce que ces nombres n'indiquent pas quels étaient, sans l'appui final des Etats-Unis, les vrais vainqueurs ?

Mais de tels chiffres ont, en eux-mêmes, une valeur formidable qui nous masque la jonglerie des trillions à laquelle nous a accoutumés la crise des changes. Le statisticien qui a établi ces chiffres, M. Harvey E. Fisk, a calculé, pour nous détromper, quelques-unes des plus fortes dépenses nationales imaginables. Nous apprenons ainsi que la grande guerre contre la France (1793 à 1815) n'a coûté à la Grande-Bretagne que 6 milliards de dollars environ, que ce même royaume, de 1689 à 1913, n'a dépensé que 53 milliards de dol-

lars (soit 50 0/0 de ce qu'a coûté, en totalité la seule « Grande Guerre »); enfin, les Etats-Unis, en 125 ans, de 1791 à 1913 inclus, n'ont dépensé que 24 milliards et demi (moins d'un tiers du coût de la guerre).

D'ailleurs, ces chiffres sont insuffisants : M. Yves-Guyot nous avertit que « le prix de la guerre est beaucoup plus considérable que celui qui résulte des évaluations ci-dessus. Il faut y ajouter la valeur des existences humaines anéanties... la diminution de vitalité résultant des blessures ou de mauvaise alimentation » sans compter les destructions agricoles et industrielles.

C'est donc bien plus de 80 milliards de dollars-1913 qui ont été engloutis ainsi. Quant à ce seul chiffre, « insuffisant », il représente à lui seul l'ensemble de la richesse de la France et de l'Italie réunies, avant la guerre — ou encore la somme des capitaux fixes de la Grande-Bretagne (70 milliards) et de ce que valent l'Australie et la Nouvelle-Zélande réunies !

Comment ces sommes ont-elles été payées ? Bien entendu au comptant. Et comment cela ? Sur 100 0/0 de dépenses de guerre, il y a 96,8 0/0 d'emprunts et seulement 3,2 0/0 d'augmentation d'impôts. Tous les pays ont commencé par émettre follement des billets à date de remboursement variable, qu'ils ont bien dû, depuis, consolider. Si bien que la masse des dépenses faites pendant la guerre par la génération dirigeante a été rejetée sur un nombre X de générations à venir.

Ces mêmes constatations montrent aussi avec une grandiose simplicité pourquoi l'Europe entière, s'étant si follement endettée, se trouve aujourd'hui à la merci du seul pays qui soit sorti de cette période sans emprunter : les Etats-Unis. Eux seuls ont submergé d'hommes et de dollars le front occidental où l'économie allemande tenait tête au fol gaspillage d'hommes et d'argent des Alliés. Il est donc bien dans la logique de l'histoire de les voir aujourd'hui coloniser l'Europe.

CLARTÉ.

# BILAN



Souillé ! je resterai souillé !  
J'étais allé.  
J'étais allé,  
Je ne suis pas ressuscité.

J'étais allé  
A la messe d'un passé.

Comme une femme,  
J'avais pleuré,  
Pleuré sur ma vieille âme.

Je croyais bien garder la clef  
Mais malgré l'amour demeuré,  
Le présent m'a refusé  
Ma vieille âme canonisée.

Fallait-il donc en rêve ir  
Mendiant à l'avenir !

La rouille drue des graminées  
Respecte encore les tranchées  
Mais les étés forcenés  
Ont ramené les ombelles  
Oiseaux et sauterelles.

Une perdrix qui rappelle  
Désinfecte les parallèles  
Et mon pas, mon libre torse  
Profanent le labour d'os.

Les survivants s'en sont enfuis  
Seuls et nus,  
Individus.

Manger, dormir, engraisser, femmes, ah ! joie.  
Pourtant, éclosé, une autre foi  
Trépine acculée, ô Russie !

A mon pays  
Rien n'est transmis,  
Dans mon pays  
C'est un ennui !

Sans faim, sans soif, sans froid ;  
Sans fardeau, sac, fusil étroit  
Je ne sais plus, je ne sais pas.

Dans la glu les vieilles trames,  
Toujours mon âme, ma vieille âme  
Sans amour qui la réclame.

Puisqu'il faut que je défaille  
Sur une paire de cisailles,  
Tu n'es pas digéré, drame !

Canon ! resurgir à ta voix  
Qu'attestent les chicots noirs,  
Rut ardent des vieux désespoirs !  
Tendre à les rompre mes mémoires,  
Grever la Paix, linceul de soie.

Des parents pieux s'en sont venus,  
Complets-vestons, blouses, fichus  
Dedans cette Champagne astrale,  
Pleurer sur la craie sépulcrale  
Leurs soldats français inconnus.

Inconnus, soldats inconnus,  
Terre inconnue, guerre inconnue !

Et les pères et les mères  
Se butèrent à la guerre  
Comme aveugle à la lumière.

Des croix de bois patiné,  
D'éclats de soleil m'ont lardé  
Mais sur nulle je n'ai lu  
Mon nom, le nom qu'il eût fallu.

C'est en langage inconnu  
Que les signes vocifèrent  
— Vieux réseaux de fils de fer ! —

Car il n'est pas de Toussaint  
De Passé, d'Histoire, d'Hier ;  
Rien de plein et rien d'humain  
Que futur ou présent vierge.

L'homme tourne avec la terre  
Puisque des Hurlus à Souain,  
Tissé de fils de la Vierge,  
D'une laine de lumière  
L'automne un cocon d'hiver.

Mortes mes sautes de chair  
Au gré farouche des percussions  
Je retournais en poussière  
Quand la croix cria un nom.

Et saillit la face verte  
« J'ai une balle dans le ventre. »

Les mots lui faisaient mal aux dents  
Mal aux gencives, mal aux lèvres ;  
Sa mort remuait dans son ventre  
Comme une atroce délivrance.

Les mots lui faisaient mal aux dents.  
J'ai pleuré dur en attendant.

En attendant.

Jean BERNIER (octobre 1919)

# Marchands de Cadavres

Nous n'avons jamais cessé ici de lutter contre l'oubli de la guerre. Il nous semblait qu'il fallait à tout prix que se conservât intacte, au moins dans notre petit groupe, l'idée de révolte initiale que la plupart d'entre nous découvrirent en quelques coins du champ de bataille européen.

Rappeler constamment la guerre sous ses formes les plus odieuses, aux milliers d'anciens combattants disséminés dans les villes et dans les campagnes françaises, telle a été une des tâches essentielles de *Clarté*, à laquelle elle n'a jamais failli. Et c'est pour nous un réconfort de voir l'Internationale communiste, fidèle à la recommandation de Lénine : « Ne jamais oublier la guerre », organiser, à l'occasion de l'anniversaire d'août 1914, une semaine d'agitation dans tous les pays.

Il est temps, s'il n'est déjà trop tard. Digérée par le pays, la guerre ne représente plus pour lui qu'une belle page de l'histoire de France, avec ses grands hommes consacrés, Joffre, Foch, Castelnau, Poincaré, Clemenceau, etc... « Notre cause » était sainte ; « notre victoire » fut juste. Les « braves petits soldats », guidés par de « sages » Etats-Majors, se firent tuer « joyeusement » pour la « Patrie ». La « Patrie » reconnaissante a placé un de ces « héros », un mort de Verdun, sous l'Arc de Triomphe, et au-dessus de sa dépouille elle a allumé une flamme « éternelle ». Pas un souverain, pas un ministre étranger, pas une délégation officielle, de passage à Paris, qui ne vienne s'incliner « pieusement » sur la tombe du Soldat inconnu.

Six ans après l'armistice, nous en sommes là.

Dans dix ans, le pays sera mûr pour un nouveau 1914. Et c'est bien fait.

L'avant a couru sa chance en mai 1917. Les combattants exaspérés par une nouvelle criminelle hécatombe ont voulu cinq minutes régler son fait à l'arrière. Pourtant ils n'ont même pas eu la volonté haineuse de faire 50 kilomètres de route, en fusillant quelques généraux en chemin, pour aller pendre les ministres. Un gendarme blême qui ne songeait qu'à faire « camarade » arrêta un régiment de mutins qui avait cassé ses fusils pour être plus sûr de ne faire de mal à personne. Parmi un millier de révoltés, il n'y avait pas deux révolutionnaires. La leçon est à méditer.

En tout cas, cela fit sacrément réfléchir la bourgeoisie. La grande affaire pour elle devint de préparer la démobilisation.

Elle s'en tira à bon compte. « Voilà 1.000 balles et un complet de civil. Tu peux même garder ton casque. Rends-moi ton fusil, s'il te plaît. »

Le niais se laissa faire.

« Maintenant, va au diable ! » Le revenant rallia son état civil et, pour se rendre supportable, n'eut plus garde que de se mettre à l'unisson avec ceux de l'arrière. Il y est parvenu. Mais tout de même, parfois, il lui arrive encore de sacrés souvenirs.

Il fallait amalgamer tout cela ; faire avaler les culs-de-jatte et les aveugles à l'arrière, les embusqués et les profiteurs aux poilus cocufiés. Il fallait aussi une Histoire de la Guerre que tout le monde pût lire ; de multiples variétés de héros, pour tous les goûts, pour tous les âges. Depuis celui qui dit pendant un assaut : « Passez-moi donc une tête de rechange et une musette de grenades », jusqu'à cet autre qui, dans les tranchées d'Alsace, écrit à sa famille : « J'enfonce dans la boue jusqu'au ventre, mais qu'importe : c'est maintenant de la boue Française ! »

Cette tâche éminemment patriotique fut confiée aux Ecrivains combattants, qui venaient ainsi « relever » les vieillards de l'Institut et de l'Académie, dont Barres fut le plus haïssable.

Là, ça marcha comme sur des roulettes. On avait affaire à des gens prédestinés par leur naissance à « bien penser ». La plupart de ces messieurs de plume ayant très proprement mis leur peau à l'abri pendant la guerre, étaient tout à fait qualifiés pour parler de la guerre avec héroïsme.

Moyennant quelques croix d'honneur de rabiote et aussi quelques avantages matériels plus palpables, les Ecrivains combattants s'acquittèrent à merveille d'une telle besogne, qui n'exigeait d'ailleurs que des qualités d'intelligence très secondaires. L'essentiel était que l'on écrivît beaucoup, partout, qu'on déversât à torrents dans le pays des tonnes de « bons » livres de guerre, pour raconter la guerre telle qu'on voulait qu'elle fût. On pense si les bougres qui, en outre, voyaient leur avenir littéraire en jeu, s'en donnèrent à cœur joie !

Enfin, pour faire pendant en littérature aux monuments en saindoux issus de l'architecture de l'âge « héroïque », les Ecrivains combattants ruminèrent, de concert avec les pouvoirs publics, une *Anthologie des écrivains tués à la guerre*. C'était bien là une besogne à leur taille : la traite des morts ! Et comme on comprend que le ministre de l'instruction publique du Bloc national, M. Léon Bérard, sale embusqué de guerre, se soit empressé de promettre pour ledit ouvrage une subvention officielle de 10.000 francs et une préface de sa propre main !

Cette anthologie vient de paraître. Ces jours derniers, la *Revue de France* a publié la préface au tome II, écrite par M. José Germain, président de l'Association des écrivains combattants.

Cette préface est dédiée par M. José Germain « à Henry Dispan de Floran, soldat aux 231<sup>e</sup> et 246<sup>e</sup> régiments d'infanterie, mort au champ d'honneur ».

Je passe sur le texte ridiculement emphatique de cette préface pour n'y ramasser que cette phrase (1) qui s'adresse au malheureux Dispan : « Ta fierté suffisait à légitimer ton geste ; tu es mort parce qu'il te semblait beau de mourir. »

M. José Germain pouvait croire qu'il pouvait à loisir utiliser pour les besoins de la littérature « sacrée » l'un de ses anciens soldats. Au contraire, cela lui donnait un petit air « vécu au front ».

M. José Germain pensait avoir à faire à un de ces bons morts, genre poilu inconnu, qui a été tué tellement de fois, dont les os ont été éparpillés en tant de morceaux, dont le cadavre est tant défait, tant misérable, que généraux et ministres — ses assassins — peuvent venir impunément se foutre de lui tous les jours !

M. José Germain n'a pas réfléchi que « son mort » souillât de telle façon la mémoire de son fils : son fils qui, repartant pour la dernière fois au front, en 1918, lui avait dit, comme hanté par quelque secret pressen-pouvait avoir une mère qui ne tolérerait pas qu'on

(1) En réfléchissant, je pense qu'il est bon que les lecteurs de *Clarté* puissent avoir une idée plus précise de la préface en question. En voici donc quelques extraits :

« Ainsi je te retrouve au rendez-vous émouvant de ce tome II de l'Anthologie, où la main pieuse de notre cher camarade Thierry Sandre t'assigna la place de son choix ; je te retrouve après huit mois de séparation désespérée, à la fois mort et immortel.

« Moi qui fus ton chef et ton ami, me voici tout humilié : tu es devenu si grand !... »

Et ça se termine ainsi :

« O, mes frères tant chéris, ne vous désespérez point dans l'éternel repos. La petite phalange de ceux qui restent veille sur vous (heureusement !) et votre pensée est toujours vivante pour eux. »



timent : « Surtout, si je suis tué, pas de tambour sur mon cadavre ! »

M. José Germain ne savait pas que Henry Dispan de Floran, comme s'il eût pu deviner qu'on tenterait un jour de profaner sa mort, avait confié à sa mère les carnets où, jour par jour, il établissait « le morne récit de sa morne vie ». Ces carnets, elle nous les a confiés.

Nous sommes ici quelques anciens combattants qui avons, religieusement, déchiffré le témoignage du camarade, et notre colère ne connaît dès lors plus de limites.

De ces feuillets monte un tel cri de haine contre la guerre, « l'Immonde aventure, la grande Ignominie, la grande C... », contre « l'abjection » de l'Arrière, la sottise criminelle des chefs civils et militaires, et surtout la souffrance indéfinie, le martyre des combattants ; l'accent de révolte qui s'en dégage est si profond, si humain, si tragiquement révolutionnaire que l'insulte faite au mort nous frappe comme si c'était à l'un de nous qu'elle était faite.

Henri Barbusse, qui fut quelques mois au front le camarade de Dispan de Floran, élève dès aujourd'hui la voix.

D'autres encore, qui furent les vrais amis du mort, voudront, eux aussi, s'indigner contre les marchands de cadavres.

Et, d'abord, que se fasse entendre la voix de Dispan de Floran lui-même. Qu'elle confonde à jamais les Judas de là-haut, qui vendirent en rentrant leurs frères tués pour trente deniers !

Dire qu'il n'y a guère que dans les pauvres pages de notre *Clarté*, dix fois condamnée à mort, que puisse aujourd'hui s'exprimer la haine totale d'une poignée de fiers rescapés, combien détestés, et dont le crime est de porter rageusement la guerre dans les entrailles !

MARCEL FOURRIER.

# HENRY DISPAN DE FLORAN

## mon camarade de guerre

Comme je l'avais connu avant, j'ai vu sur lui, mieux que sur un autre, le ridicule du déguisement, lorsque je l'ai soudain rencontré dans un coin pourri de la guerre, aux alentours de Saint-Eloi. Avec le képi, le carcan d'étoffe et la soutane pâle et flottante du soldat, Henry Dispan, qui avait été mon collaborateur à *La Vie au Grand Air*, jeune, élégant et sportif, ordonné en ses gestes, faisait très visiblement, sur les toiles grises de l'Artois, une tache de propreté.

Cette image de souple et belle netteté — malgré les choses — le souvenir et la réflexion l'agrandissent aujourd'hui étrangement à mes yeux.

Infirmier, il faisait partie du service sanitaire du 231<sup>e</sup> de ligne, service où je venais d'entrer moi-même en tant que brancardier de compagnie, lorsque la dysenterie m'eut obligé à quitter les formations combattantes.

Réunis momentanément du fait des hasards de la guerre, et toujours à la veille d'être à nouveau dispersés par la vie ou la mort, nous étions quelques-uns qui éprouvâmes le besoin passionné de parler des événements qui nous entouraient, et d'y penser ensemble. Monniot, Raymond Comte, Minotte, — d'autres encore, — tous d'éducation et, par la force des choses, de mentalité bourgeoise, mais inquiets et avides, et poussés hors de nous-mêmes.

De nous tous, Dispan était le plus lucide et le plus révolté. Il était débarrassé de quelques-unes des illusions qui embaient encore nos cervelles, et de la crédulité tenace que nous commençons seulement à dominer.

Tous ceux qui l'ont approché, ne fût-ce qu'un instant, savent le culte magnifique qu'il avait voué à sa mère et l'influence que cette noble femme avait exercée sur ses idées. Elle en avait fait un ennemi irréductible de l'abjecte absurdité des luttes nationales et de la vieille sophistique qui est embrouillée autour. Sarcastique, acerbe, véhément, il se jetait sur les événements, grossissait, avec une parfaite logique, jusqu'à l'odieux, les détails de notre expérience quotidienne, s'acharnait contre la toute puissante fatalité artificielle, ne comprenait pas qu'on ne comprît pas.

Souvent son irritation se concentrait en amertume. Il devenait sous nos yeux le mécontent qui se rencoigne et se tait, boudé par la certitude, et étouffé d'avoir trop à dire, ou le misanthrope frémissant cherchant à la hâte dans l'ironie une arme plus coupante, comme

parfois fut notre grand Raymond Lefebvre, sage et éperdu.

Il consignait sa réflexion, sa description, sa critique des hommes et des choses dans un journal intime. Il y illustrait les plans réguliers de sa fière écriture, de dessins dont nous admirions la fantaisie et l'harmonieuse virulence, car il nous les montrait parfois sur son cahier de notes — de loin, à la distance où l'écriture est muette.

Pendant les brèves périodes du repos, entre les débauches d'action militaire, tandis que le service de Santé jouissait d'un peu de répit dans sa sinistre et sanglante besogne de guerre à l'envers, Dispan avait organisé des entretiens consacrés à l'étude et à la discussion de quelque problème moral ou social, choisis et médités à l'avance. Ces intimes réunions publiques se tenaient à l'ombre de la voiture à médicaments, sur la terre d'un champ qui n'était depuis des saisons, labouré que par les roues des convois et les coups de pioche des morceaux d'obus. Dispan en était l'âme, et aussi Minotte, qui nous ouvrit les yeux sur Mille-land, et Le Feuve, âme douce et pure de musicien affolée par l'immense cacophonie des choses, et aussi je crois (car je ne prenais point part à ces discussions), l'abbé Boulet, trop bon chrétien pour être très bon catholique.

Les vicissitudes des événements nous ont séparés. Dispan changea de service et de corps. Je cessai de le voir lorsqu'il fut affecté à une compagnie de mitrailleuses — et j'appris un jour qu'il avait été tué.

Un soir — il y a des souvenirs qui sont plus magiciens que d'autres — je marchais à côté de Dispan dans un décor fantastique : des profils déchiquetés de collines, des montagnes noires de nuages, des grondements et des lueurs subites partout. Il me dit tout d'un coup d'une voix grave au milieu de ce bombardement astral, de ce noir et blanc universellement déchaîné :

— Avez-vous jamais pensé à une chose : un jour, il y aura un dernier communiqué.

Si clairvoyant, si tragiquement clairvoyant qu'il fût, si enclin même, aux écarts abstraits du pessimisme, il ne pensait pas à ce moment-là que ce dernier communiqué pouvait ne pas être le même pour chacun de nous.

...Le journal d'Henry Dispan vient de venir entre les mains d'hommes dont les uns ont été ses camara-

des, dont les autres, sans l'avoir connu, sont dignes et capables d'être aujourd'hui ses amis. Sa pensée, qu'il nous voilait par pudeur sous sa forme écrite alors que, dans notre groupe instable, elle était d'autre part, chose commune et partagée, la voici toute seule entre nos mains.

Ce document nous a été adressé par les siens pour qu'il nous soit donné de défendre Dispan — avec ses seules forces — contre la diffamation qui s'élève aujourd'hui devant sa mémoire.

Nous avons lu avec stupeur, publiée en avance dans une revue, la préface du Tome II de l'Anthologie des Ecrivains morts à la guerre, préface consacrée à Henry Dispan de Floran par José Germain, président de l'Association des Ecrivains Combattants.

Le portrait qui est fait de notre ami dans ces pages, est une calomnie. Ceux qui ont côtoyé Dispan à la guerre commettraient une mauvaise action s'ils acceptaient sans protester la trahison de cet « éloge ».

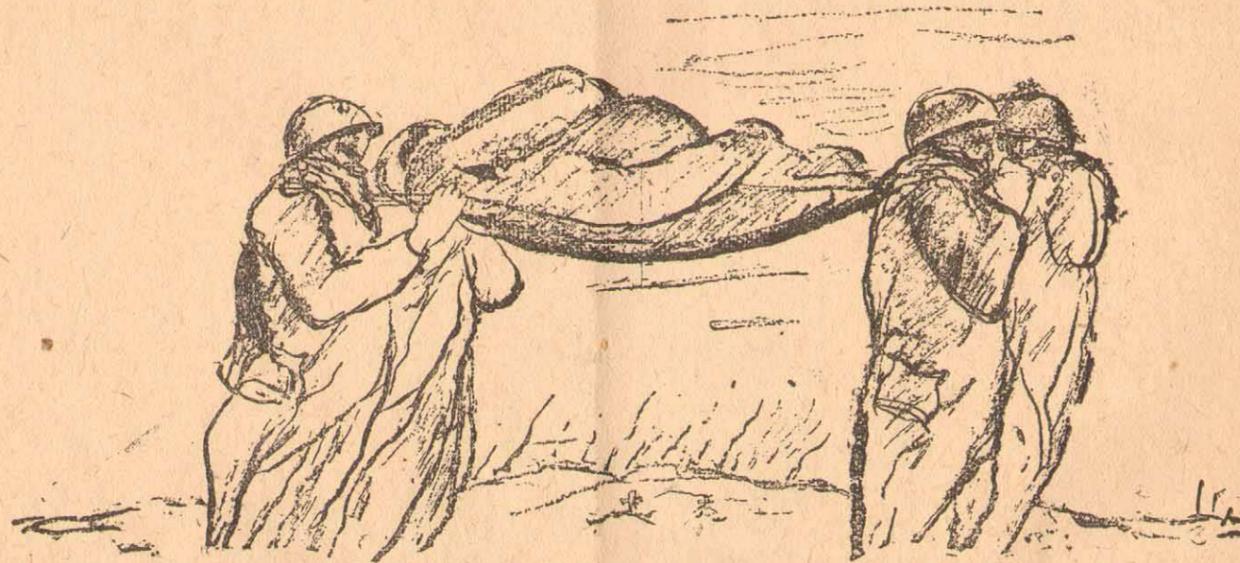
José Germain, vous qui avez été notre camarade au 231<sup>e</sup> et qui avez vécu assez près de lui pour ne rien ignorer de sa pensée, où avez-vous pris le droit de dire, en une déclaration publique, que ce jeune homme, intellectuellement et charnellement révolté contre la guerre, que ce hâsseur réfléchi des institutions, des creuses rhétoriques et de la moralité empoisonnée de la moderne bourgeoisie, « est mort parce qu'il lui semblait beau de mourir » ? La béate épita-

phe de suicidé que vous lui calligraphiez là est plus impie encore pour lui que pour n'importe lequel de ceux qui sont tombés.

Vous savez bien que l'ironie, le désespoir ou la colère de ce beau vivant avaient un autre sens que celui que vous leur avez attribué, et qu'il n'y avait pas entre vous deux cette conformité d'idées dont vous voulez vous prévaloir : (« Tu avais tout prédit. ») Vous savez bien que s'il est vrai que « l'infâme chimie guerrière lui a donné raison en le tuant », c'est à cause de l'horreur totale qu'il en avait, et non à cause des vaporeux désenchantements dont quelques fermes soutiens de l'ordre militariste assaisonnent leur docilité —, et que c'est indûment que vous vous servez de cet assassinat pour étayer les pauvres et inconsistantes fadaïses que débite sur les responsabilités de la guerre passée le troupeau officiel des responsables de la prochaine guerre.

Vous savez bien, José Germain, que si Dispan avait survécu, vous n'oseriez pas vous plaindre à lui, comme vous le faites à son compte, du malaise moral de l'après-guerre, et gémir sur le fait que vous sentiez désormais « presque incapable de réaliser en beauté l'existence qui vous reste », de peur qu'il vous désignât toutes les espèces de complices, directs et indirects, de l'œuvre de déchéance d'une classe et d'un monde.

HENRI BARBUSSE.



(Dessin de A. D. de Segonzac)

## Les Notes de Guerre d'Henry Dispan de Floran

... C'est là la grande chose : il faut tâcher de vivre comme des brutes. Sans quoi le découragement vous envahit et le cœur vous manque. Moins on réfléchit et meilleur Français on est. Si l'armée n'était pas complètement abrutie à force de fatigue, de privations et d'hébètement nerveux, il y a longtemps qu'elle aurait fui au tonnerre de dieu ou se serait suicidée jusqu'au dernier homme. Le patriotisme réfléchi c'est là l'affaire des gens de l'arrière. Nous autres et par ce mot j'entends les pauvres diables des compagnies, nous ne sommes plus que des machines marchant automatiquement et jusqu'au dernier rouage. Voilà.

(Lettre à sa mère du 8 février 1915).

Henry Dispan de Floran a été tué le 31 mai 1918, à Audignicourt (Aisne). Il était simple soldat signaleur au 246<sup>e</sup> régiment d'infanterie.

Son régiment venait d'être balayé par la puissante offensive allemande du Chemin des Dames et se repliait précipitamment. Dispan marchait aux côtés de son capitaine. Celui-ci s'affaissa soudain, grièvement blessé. Dispan lui donna les premiers soins et resta près de lui, tandis que son camarade Deprelle courait à la recherche des brancardiers. Lorsque ceux-ci revinrent, ils trouvèrent Dispan tué raide d'une horrible blessure à la tête. Ils emportèrent le capitaine et laissèrent le corps de Dispan sur le terrain que les Allemands occupèrent quelques instants après. Il a été impossible de retrouver sa sépulture.

Dispan de Floran avait 33 ans. Docteur en droit, il était parti à la guerre avec répugnance, déclarant déjà qu'il n'en sortirait qu'un peu plus de misère pour l'humanité. A maintes reprises, il avait déclaré — comme Liebknecht — « qu'il ne tirerait pas ». Il tint sa promesse.

Son caractère fier et libre, sa courageuse révolte contre la guerre, qu'il ne qualifie jamais autrement dans ses notes que : « la grande connerie, l'immonde aventure, la grande ignominie, etc... », lui avaient vite coûté l'inimitié de ses supérieurs. En décembre 1914, il était passé au conseil de guerre pour « permission illégale ». Condamné avec sursis, il avait été depuis, par représailles, constamment envoyé en première ligne. Il finit, après quatre ans, par y trouver la mort.

Dimanche 16 mai. — Saint-Eloi est largement bombardé. Autour de l'infirmerie tombent plusieurs gros percutants. L'un d'eux fait plusieurs victimes. On nous amène un sapeur du 6<sup>e</sup> génie. Couvert de sang, il râle ; il a deux fractures du crâne, un bras déchiqueté, une jambe trouée et porte plus de cent petites blessures par éclats. C'est un des blessés les plus impressionnants que j'aie vus... Pendant ce temps, les Parisiennes vont aux Thés et les Music-Hall regorgent de monde. Y aura-t-il jamais assez de coups de pied au cul, si nous rentrons, pour châtier tous les Jean Foutres de l'arrière...

18 mai. — La pluie, toujours la pluie. Les « chers petits soldats » qui rentrent après avoir passé la nuit aux tranchées sont couverts de boue. Elle forme sur eux un enduit jaunâtre et comme vernissé par l'eau qui suinte et coule goutte à goutte des pans de capote. On prendrait les malheureux pour d'informes ébauches de terre glaise, douées, elles, par miracle, d'une pauvre vie incertaine et qui vont se traînant par les routes noyées de pluie. Que donnera-t-on à ces hommes — ceux qui reviendront — pour leur long martyre, leur santé compromise, leur humble aisance détruite ? De mauvaise éloquence ministérielle, et de nouvelles feuilles d'impôts. La conception de la Nation armée est décidément une belle chose...

19 mai. — Pluie, froid et boue. Dans la petite voiture médicale, nous allons, Ceccaldi et moi, nous ravitailler de pansements à Aubigny, 10 kilomètres à peu près en arrière. Tout le long de la route, croisé de nombreux régiments d'active, cantonnés dans des bourgs abjects, nageant dans la boue. Couru comme des rats dans Aubigny. C'est une petite ville aux tristes maisons en briques rouges. Elle regorge de troupes de toutes les couleurs et de toutes espèces ; l'embusqué y pousse comme en pleine terre. On ne peut s'empêcher d'éprouver quelque colère en les voyant si pimpants, si battant neufs, si éclatants d'insolente santé et de sécurité du lendemain à côté des malheureux, retour des tranchées, souillés de boue, hâves, décharnés, sordides. Pourquoi cette barrière artificielle entre gens de même rang et sensés défendre des intérêts communs ?...

20 mai. — Parti à une heure de Mont-Saint-Eloi. En cours de route, vu un camp d'aviation. Petite oasis de verdure où il doit faire bon vivre et faire la guerre en amateur. De nombreux fox-terriers y jettent une note sportive et « home like » ; les grandes tentes sont blanches et nettes, un parfum de tabac d'Orient y flotte... Nous ne sommes plus en face de « poilus » souillés de boue, hébétés de fatigue et de peur. C'est ici le royaume du sport, où des mobilisés amateurs

daignent parfois risquer leur vie, mais non la faim, la soif et les bronchites.

25 mai. — La lutte se continue, furieuse, autour d'Ablain-Saint-Nazaire, ou plutôt de son cimetière... De tristes nouvelles nous parviennent du 267° et du 279° qui ont été, paraît-il, atteints par le tir de notre propre 75... A 7 heures, le 360°, regagnant la ligne de feu, passe devant nous. Tous les hommes ont sur leur visage les stigmates de l'anxiété. Nous sommes loin des « rigolos hystériques » sous les traits desquels les valets de la presse actuelle se plaisent à peindre nos héros martyrs. Précaution macabre, sinistre « *memento quia pulvis es* ». Chaque voiture de compagnie intercalée dans le régiment porte, accrochées à leur panneau arrière, une dizaine de croix de bois en blanc. Les hommes ont ainsi l'impression de suivre leur propre enterrement. En de pareilles circonstances, l'odieux Barrès trouverait peut-être moins aisément les pasquinades jingoïstes qu'il élucubre sans danger derrière le sûr rempart de son fauteuil académique.

5 et 6 juin, dimanche. — Nous quittons Saint-Eloi pour Fréville, à 15 kilomètres en arrière. Jour de fatigue, d'écœurement, de désespoir. L'on se sent rivié à jamais au baigne épouvantable où l'on vit depuis dix mois. Est-ce donc une telle malédiction d'être Français ?... Et toujours les derviches hurleurs de la presse trouvent que le sang versé n'est pas suffisant, aboient à la mort. Il semblerait que dans le sang de tous ces jeunes hommes massacrés, les dégoûtants vieillards de l'arrière puisent, ainsi que de monstrueux vampires, une jeunesse nouvelle. Dans un rut de servitude, la Nation se vautre au pied des « trognes armées », avale goulûment les mensonges ineptes, les racontars imbéciles que lui verse chaque jour notre écœurante presse.

11 juin. — L'enfer où nous nous morfondons nous paraît sans borne, infini et comme ne devant lâcher ses proies que mortes ou sexagénaires... Pendant ce temps, les gens de l'arrière s'habituent tout à fait à ne plus nous voir, à ne plus rencontrer certaines physiologies autour d'eux. L'équilibre s'est fait. Nos parents, nos amis souffrent certainement moins à présent de notre absence que lors des premiers mois de cette effroyable ineptie.

29 juin. — Départ à 5 heures pour Comblin-l'Abbé où le régiment cantonne dans la boue et le purin ; les hommes ont des figures de plus en plus ravagées. Parmi ceux qui ne sont pas complètement abrutis par ces onze mois de guerre, on sent nettement passer un souffle de révolte... Rencontré le cycliste de la division. Il a longuement conversé avec un blessé allemand soigné à l'ambulance. « On croirait entendre un de nos poilus, me dit-il. Même lassitude, mêmes récriminations contre Berlin qui se fout des combattants et se

contente de dire « jusqu'au bout », les pieds dans de confortables pantoufles. »

Le soir, nous trouvons un civil propre, bien habillé, arrivé de Paris pour tâcher de voir la tombe de son fils tué à Neuville-Saint-Vaast. Il n'y arrivera d'ailleurs pas, car Neuville est en pleine ligne de feu. Mais nous avons pitié de son désarroi, et comme il ne sait où aller, l'invitons à dîner. Chose stupéfiante ! cet homme qui vient de perdre son enfant, ne se lamente que sur une chose : le moratorium qui l'empêche de toucher ses loyers ! Toute la mentalité de l'arrière est là. Nous, les soldats, nous ne sommes que les instruments des civils et des gouvernants. On nous impose le plus effroyable des supplices et l'on nous paie en hypocrites paroles d'affection, en larmes de crocodiles. Les deux tiers de la nation refusent égoïstement d'ouvrir les yeux, de se rendre à l'évidence ; sa sollicitude sirupeuse sonne faux et on nous plaint dans les journaux, comme on plaignait les nègres avant la guerre de Sécession, avec la volonté bien arrêtée de ne rien faire pour arrêter nos souffrances. La France de l'avant agonise, râle dans la boue et dans le sang. De tout ce supplice, de tous ces charniers, l'inepte, la moutonnière, la féroce France de l'arrière fait de la littérature, et quelle littérature ! Jamais il n'y eut un style plus écœurant, plus émasculé. Faut-il s'en étonner ? Ce sont les eunuques de l'Institut qui tiennent aujourd'hui le marché littéraire. Comme ils sont heureux, les ignobles vieillards, que le talent agonise au fond de quelque tranchée, et comme avec profit ils hurlent à la mort du fond de leurs fauteuils.

9 juillet. — Avec Le Feuve, été en pèlerinage au revers du fossé où l'on fusilla un soldat du 204°. Dans un coin de verdure tout plein de chants d'oiseaux, se dresse l'ignoble poteau haché par les balles. Près de lui, le sol dénudé garde encore des taches brunes qui sont du sang. Après l'exécution, des camarades du mort sont revenus. Ils ont dépouillé le haut du poteau et, d'un crayon malhabile, d'une orthographe chancelante, sur la fibre blanche, écrivirent : « VERAIN, DU 204°, ASSASSINE LACHEMENT PAR L'ARMEE. PEUPLE, REGARDE, ET SOUVIENS-TOI ! » Une petite croix vaguement ébauchée est suspendue au poteau. Comme inscription, elle porte : « A NOTRE CAMARADE, LA CROIX DES SOLDATS. » Et c'est extrêmement poignant !

15 juillet. — Matinée morne. Conversation désœuvrée au hasard des rencontres. Partout la même désolation dans les propos, le même espoir chimérique dans une fin prochaine de cette guerre. Lecture distraite des journaux. Ils sont toujours aussi vides, aussi écœurants. La grande occupation de tous est de tenter de se débarrasser des poux dont le régiment est rempli. Les vieux « enverminés » affirment qu'il n'y a rien à faire. On se libère pour deux jours, trois jours, quelquefois

quatre, et puis c'est à recommencer... D'ailleurs, un peu moins, un peu plus de misère, qu'importe ! Nous vivons en marge de la vie, en marge du bonheur, en marge de la civilisation. Que peut nous faire une variation d'amplitude dans cette marge ? Hébétés, nous nous enfermons dans une immense résignation douloureuse... Et tout le reste est littérature...

23 septembre, 2 h. 1/2 après-midi. — Le bombardement est infernal. On croirait vivre dans un tambour qu'on frapperait nuit et jour à tour de bras. C'est à se demander comment on ne devient pas fou. Sous le choc des percutants, le sol vacille ; la dépression d'air est telle que les couvertures qui ferment notre abri sont continuellement soulevées. Quand cette épouvantable vie, si l'on peut appeler cela vivre, finira-t-elle ?... 7 heures du soir. Gros orage. Tonnerre et pluie diluvienne. En sortant du poste du 231°, à 8 h. 1/2, je trouve le boyau transformé en torrent. On a de l'eau au-dessus de la cheville. Là-dedans, des malheureux trempés jusqu'aux os, souillés de boue. Quelle détresse atroce... Rentrés dans le poste, nous couchons sur une paille trempée, notre abri ayant été inondé. Que sera-ce cet hiver ?...

24 septembre. — Le jour s'est levé, terne et sale, sur la boue des boyaux. Des deux côtés, le bombardement n'a pas faibli. On se sent plus tristes et plus lamentables que des forçats. Nous restons terrés dans nos tanières de bêtes toutes suintantes d'humidité. Pour repas, des pommes de terre bouillies et un morceau de semelle à la forte odeur. Et depuis six jours, le menu n'a guère varié... L'attaque est, paraît-il, pour demain ou après. Devant notre abri, les rares hommes qui passent se fauflent prestement, marchent vite. A chaque sifflement inquiétant, ils rentrent la tête dans les épaules, se collent contre le parapet, puis ils reprennent leur course avec un petit rire nerveux. Il y a dans l'air une âcre et forte odeur de poudre. Ça n'est nullement enivrant.

25 septembre. — Bombardement atroce. — 11 heures. — Les blessés se succèdent en file lamentable. Tout à l'heure, un percutant a éclaté si près de notre abri que nous avons été jetés à terre. On se sent cerné par la mort. — 12 heures. — L'attaque est déclanchée. Par-dessus les parapets sifflent les balles des mitrailleuses allemandes. Dans le boyau, les renforts du 276° avec, dans le dos, un large carré de toile blanche. Les yeux sont dilatés ; la figure couleur de cire. Les hommes passent en approvisionnement ou en essuyant leur fusil d'un geste machinal. Le capitaine de la brigade circule, racontant le coup de téléphone de Joffre, qui annonce des succès en Champagne et sur notre gauche chez les Anglais. Toujours des blessés. — 7 heures du soir. — Ces sept jours de bombardement, sept journées d'âpre bataille, des pertes lourdes, tout

cela a abouti pour notre secteur d'attaque à la prise d'UN élément de tranchée...

28 septembre. — De la pluie toujours. En allant identifier un mort, rencontré le service médical du 231°. Le Feuve est là aussi. Notre artillerie bombarde violemment. Sur la crête de la cote 119, on voit sauter des pièces de bois avec la terre... Il fait froid. Nous avons de la boue luisante, comme vernie, jusqu'à mi-jambe...

29 septembre. — A 7 heures, je pars pour le poste avancé de secours dans notre ancienne première ligne. Il pleut. On arrache péniblement chacun de ses pas dans une boue de glaise où l'on enfonce jusqu'aux genoux. La vision est atroce : c'est un enfer que Dante n'a pas prévu. Dans nos boyaux, dans nos tranchées, bouleversées par l'artillerie ennemie et qui ne sont plus que des monceaux de boue ravinés, partout des cadavres. Ils sont à demi-enlisés, seuls ou jetés pêle-mêle en tas, comme on fait dans les rues pour les ordures. Tous ont les yeux ouverts, grimacent sinistrement et sont raidis dans des attitudes ridicules de pauvres polichinelles cassés. Rien de plus affreux que tous ces morts sans grandeur et à qui le destin refuse jusqu'à cette sérénité qui revêt d'habitude les cadavres. A mi-chemin, rencontré Monniot et Barbusse. Ils me disent n'avoir jamais vu pareille hécatombe. Tout le ravin, tout le flanc de la colline sont couverts de nos morts... Dans ce paysage infernal passent lentement, harassés, ces autres martyrs que sont les brancardiers. Sordides ébauches de boue, ils portent d'autres paquets de boue, sanglants et gémissants, qui sont des blessés. Relevé à 8 heures du soir...

17 octobre. — Ce matin, brume épaisse dont j'ai profité pour aller rôder à droite de notre secteur. Qu'étaient les charniers que j'ai déjà vus à côté de celui-là ! On marche littéralement sur des cadavres et il y a vingt morts français pour un allemand. Tous ceux-là datent du 9 mai et du 16 juin. Demi-squelettes, demi-momies, ils jonchent la terre en des attitudes d'un mouvement fou et d'un grotesque macabre dont rien ne peut donner l'idée. Immédiatement, c'est à la danse macabre d'Holbein que l'on pense. Autour d'eux, épars, leurs pauvres papiers, leurs humbles petites affaires personnelles méprisées et jetées aux vents par les fouilleurs de morts. Ces cadavres ratinés, couverts d'asticots morts, eux aussi, desséchés, on ne les transporte pas ailleurs. On les fourre pêle-mêle dans les trous d'obus, enveloppés vaille que vaille dans leurs uniformes pourris qui flottent autour de leurs os comme de lugubres drapeaux en haillons. Les cadavres « frais » — comme disait un brancardier — on les transporte en bas dans le ravin. Quand je dis « frais », il faut entendre de la dernière attaque, d'il y a douze ou treize jours. Dans trois endroits, on les aligne sur le sol, côte à côte. A la fin du jour, il

y en a ainsi trois files de cinquante à soixante, quelquefois plus. La nuit, on les enlève ; le lendemain, d'autres les remplacent. Et il y a dix jours que dure cet épouvantable charroi...

28 octobre. — Toujours la même épouvantable vie, dans le noir, la boue et le froid. Il faut qu'on tienne singulièrement à la vie pour ne pas en finir de soi-même avec cette existence atroce.

2 novembre. — Pluie à verse. Sous ce déluge, les tranchées s'effondrent, les boyaux se comblent. Partout des torrents de boue où on enfonce jusqu'aux genoux et parfois jusqu'à la ceinture, comme cela vient d'arriver à Gromberg et à Soury au cours d'une corvée. C'est abominable ! Ceux de l'arrière s'en foutent. Joffre a dit : « Les chers petits poilus n'auront pas les pieds dans l'eau, cet hiver. » Et cela leur suffit pour qu'ils aient la conscience tranquille à notre sujet et s'endorment paisiblement en répétant : « On les aura ! » Salops, va !

Du 22 au 28 novembre 1915. — Depuis le 20, grand changement. Brusquement, la division a été relevée... Nous sommes cantonnés à Branscourt et devons, paraît-il, y goûter un repos d'un mois. Le régiment est dispersé à droite et à gauche. Je suis seul. Aucune causerie, aucun échange possible d'idées. Les camarades qui m'entourent sont aussi loin de moi que s'ils étaient esquimaux au tougouses. Le « pinard » suffit à leur faire oublier toutes leurs misères. Chaque jour, ces pauvres guignols alcooliques sombrent un peu plus dans une dégradation formidable. Ils ont assez de cette guerre parce qu'ils souffrent physiquement, mais c'est tout. Ils ne saisissent nullement l'horreur de cette aventure, l'ignominie de voir toute une race disparaître noyée dans le sang, toute une civilisation écrasée par un militarisme à outrance... D'ailleurs, à mesure que s'allonge cette guerre, le militarisme à la prussienne grandit chaque jour. Les vivres diminuent, les vêtements chauds, on ne songe plus à nous en envoyer ; seule, la discipline se fait chaque jour plus tâtonnée, plus aveuglément stupide.

29 novembre. — Vu Ceccaldi, Boulet et l'admirable Le Feuvre. Leur chaude amitié m'a réconforté, littéralement remonté. Mais quel chagrin de faire une courte apparition dans ce paradis perdu et de retomber à la compagnie, sous la poigne mesquine des Jean Foutre qui ont sur nous pouvoir de vie et de mort ! Boulet m'a parlé de la mentalité des officiers, hier encore calicots ou fils de concierge : leur amour de l'autorité, d'une discipline aveugle et féroce, leur désir non dissimulé, une fois la guerre finie, « de museler la démocratie », de forcer les « braillards de civils » à s'incliner pour toujours sous la botte du militarisme. En même temps, ces gens-là, parvenus du massacre, sont d'une « prudence » prodigieuse. Faire tuer les

autres, oui, se faire tuer, eux, ah ! mais non ! Il ne s'agit pas de perdre le fruit de leurs efforts tenaces, de leur platitude, quelquefois même de leur courage. Elle sera jolie, la France d'après la guerre ! Heureusement que pour les hommes de cœur qui subsisteront, il y aura d'autres pays où respirer un air libre et non empesté.

30 novembre 1915. — Le soir, impossible de dormir avant minuit. La section notre voisine était ivre. Toute la moitié de la nuit n'a été qu'un feu roulant d'injures, d'obscénités, de hurlements, de disputes et de batailles. De par sa dégradation profonde, de par sa bêtise incommensurable, son manque d'énergie, son « abilité » à l'esclavage, le peuple était mûr pour toutes les folles aventures où le capitalisme voulait le jeter ; et cette guerre dont sa bêtise le rend à demi-responsable, les rejette encore plus bas de l'échelle du progrès, de la civilisation. Quelle impénétrable tour d'ivoire devront se construire les gens de cœur, les artistes, après cette guerre, pour éviter le contact de ce que sera devenue la France. Une France militarisée, où les trognes armées tiendront le haut du pavé, où l'on n'admira plus que la force et toutes les vieilles écœurantes idoles.

1<sup>er</sup> décembre. — Eu la visite du général commandant la 5<sup>e</sup> armée : Franchet d'Esperey. Une de ces culottes de peau devant qui la France bave à présent d'admiration. La première chose qu'il fit en arrivant fut d'engueuler le caporal de garde pour n'avoir pas commandé : « Présentez arme ! » en deux temps bien distincts. Cela n'a rien d'étonnant de la part d'un homme qui a placé des sentinelles devant son Q. G. pour interdire aux chevaux de trotter devant ses fenêtres, « parce que cela est contraire au respect dû à un officier général ». Et l'on viendra nous parler des hobereaux prussiens !

10 décembre. — Je pars pour ma deuxième permission. Je n'en parlerai pas : c'est une brève échappée dans le monde des vivants. Avant et après, c'est le baignon : un baignon qui serait aussi un tombeau.

3 avril 1916. — Ennui mortel, pesant comme une chape de plomb. Rage furieuse de gâcher ainsi stupidement notre vie. Nous en arrivons à haïr tant de gens : vieux messieurs, gouvernants français, diplomates anglais, etc., etc., que nous finirons par crever de rage !

29 avril. — Les résultats de notre dernière attaque sont piteux. Le bois des Buttes n'a pas été entamé, le 246<sup>e</sup> n'ayant pas voulu sortir des tranchées, et nous avons été obligés d'évacuer le bois Franco-Boche, rendu intenable par le bombardement allemand. Une fois de plus, pour une gloriole d'officiers généraux, pour rien, on aura fait tuer sans utilité un peu plus

de cette bonne chair à canon qu'on appelle les Français !

6 mai. — Aujourd'hui, les journaux publient un récit officiel du récent « loupage » du bois des Buttes. Ils transforment l'affaire en triomphe. Je n'ai jamais vu mentir avec autant d'inconscience et de cynisme !

12 mai. — M. Brillaut (1) s'en va. Après avoir passé deux mois au front — un front bien doux, d'ailleurs — venant de l'arrière, il s'en va à l'extrême-arrière de la zone de l'intérieur. Il part, fier d'avoir été à l'avant et persuadé qu'il a vu la guerre. Là-bas, à l'arrière, il grossira les rangs de ceux qui propagent les optimistes légendes sur le confort et la douceur de

(1) Le médecin major de Dispan.

la vie de tranchées. Bien entendu, M. Brillaut, qui n'a jamais souffert de la guerre, et qui est riche, est jusqu'aboutiste et veut écraser l'Allemagne.

13 mai. — Il sera donc dit que nous verrons sans cesse des privilégiés échapper à notre môme vie de forçats, à la mort, et que nous, nulle main ne viendra détacher notre boulet. Nous nous sentons sacrifiés jusqu'au dernier, voués, au milieu de l'indifférence générale de l'armée, à une mort fatale !

22 mai. — Ce matin, à Roussy, ont été fusillés quatre soldats du 96<sup>e</sup>. Ils avaient pris part à une rébellion de ce régiment, lequel refusa, il y a quelques jours, de monter aux tranchées. Minotte avait plaidé pour l'un d'eux. Il avait 19 ans et s'était engagé à 17 pour se battre !



(Croquis extrait du Carnet de Route d'Henry Dispan)

# Les Intérêts et la Sottise

**L**A grande presse reprend l'offensive contre la Russie des Soviets et se fait l'écho d'une nouvelle campagne de bourrage de crânes. Un certain « Bulletin du bureau pédagogique russe à l'étranger » que nous signalons à nos amis instituteurs, vient de faire parvenir à la grande presse des extraits de soi-disant témoignages d'enfants russes émigrés à l'étranger, témoignages recueillis par un certain M. Petrov directeur d'un lycée russe à Moravská-Tsebova (Tchéco-Slovaquie).

Ces soi-disant récits d'enfants ont incontestablement été rédigés par de très grandes personnes, très expertes dans « l'art de maquiller les brèmes » comme on dit sur les fortifs. En voici quelques exemples, d'après des citations pieusement recueillies et commentées par Le Matin :

« Que je suis malheureux, note l'un des cinq cents petits exilés, d'avoir à écrire cette composition. De nouveau il faut fouiller dans ce que je m'efforce d'oublier, dans ce qui a tué mon âme ».

« Ce qui a tué mon âme », quelle immense pitié que ce cri affreux sortant d'une bouche d'enfant, si bien fait pour soufre !..

Ces yeux innocents, curieux et avides de la beauté du monde, voulez-vous savoir les doux spectacles qu'ils eurent à contempler ?

« La Tcheka se trouvait dans notre maison. Quand les bolcheviks furent chassés, j'ai visité les chambres inconnaissables. J'ai vu les inscriptions faites par les condamnés à mort. J'ai trouvé une mâchoire et une tresse de jeune fille avec un lambeau de chair. Dans le hangar, les cadavres étaient entassés jusqu'aux combles. Sur la porte quelqu'un avait écrit : « Seigneur pardon ! »

« Nous avons traversé toute la Sibérie, et aux poteaux télégraphiques nous voyions se balancer des cadavres ».

Et peut-on mieux apercevoir que dans cette simple constatation le fond de barbarie de la révolution soviétique, le recul intellectuel, la révolte contre l'intelligence, qu'elle marque ?

« Le vieux professeur de mathématiques gardait les vaches et les leçons étaient faites par des imbéciles ».

Et voici, puérilement, mais de quelle vive et touchante manière traduite, l'impression de l'écroulement de tout l'ordre social et moral :

« Quand la révolution est arrivée, un garçon a fait un croc-en-jambe à notre vieux directeur, et personne ne lui a dit que c'était un méchant. »

Mais voici qui dépasse tout :

Si les humanitaires n'étaient pas étrangers au plus primitif des sentiments humains, la pitié pour les faibles,

rien ne leur apparaîtrait plus décisif que cette malédiction des enfants, des petits, chassés de leur patrie par le sang et l'horreur, au point de n'avoir même plus parfois, dans le bouleversement et l'assassinat de leur sensibilité, le souvenir de leur pays. La Russie, dont les bolcheviks ont tenu — symbole involontaire — à faire disparaître le nom de la carte du monde (puisqu'il n'y a plus désormais qu'une Union des Républiques soviétiques socialistes), ils l'ont tuée jusque dans le cœur de ses enfants ; imaginerait-on rien de plus lamentable, de plus profondément navrant et misérable que la seule réponse qu'ait pu faire à la question qui lui était posée un des pauvres petits déracinés de Moravská-Tsebova :

« A Singapour, je portais un petit caleçon de bain. Un singe m'a mordu au doigt. C'est tout ce que je me rappelle de la Russie. »

Que dites-vous camarades de Clarté d'une telle canaillerie et d'une pareille sottise dans le bourrage de crânes.

**U**N certain A. de Gobard, se met sur les rangs lui aussi pour ravir à mon camarade Kartoffel le poste d'honneur de porte-bannière de la confrérie. Depuis quelques semaines, ce M. A. de Gobard nous réjouit par les biographies qu'il publie dans l'Intransigeant, sous le titre général : Des hommes (pour faire plaisir à Maurice Rostand). Or, savez-vous quels étaient les deux derniers « hommes » choisis par l'illustre A. de Gobard, Cornuché et Joffre ! Quel heureux rapprochement.

Il serait dommage de faire silence autour des petits chefs-d'œuvre de M. de Gobard. Quelques citations suffiront à en faire goûter toute la force à nos lecteurs :

« A travers la France, 10.000 hommes l'appellent « Le Patron » et le respectent, connaissant bien son honnête effort (sic). C'est une armée. N'est-il pas d'ailleurs un général, en quelque sorte, cet homme qui livre chaque jour d'après batailles ?... »

Il est le représentant d'une forte race française qui a fait seulement quelques hommes de cette trempe (merci ô sublime A. de Gobard).

Vers 10 heures, il est à son bureau. A ce moment, il a devant lui une série de petites feuilles de papier qui ne portent que des chiffres. Ce sont des bulletins de batailles livrées la veille dans chacun des établissements des affaires Cornuché... A midi, ses dispositions sont prises. Les ordres sont dictés... La vie d'Eugène Cornuché et un long sacrifice à nos plaisirs. »

Le portrait de « Joffre ou le soldat-citoyen » est

moins laudatif que celui de « Eugène Cornuché, intendant des fêtes de Paris ». Dame, Cornuché paye mieux. Néanmoins, Joffre « l'assassin débonnaire », comme nous l'appelions au front, y est naturellement présenté paré de l'auréole du héros martyr. Ecoutez :

« Pour avoir présidé au salut de la Patrie en danger, Joffre a inscrit son nom sur la liste des grands triomphateurs des attaques teutonnes, bienfaiteurs de l'humanité. »

Pour ces éminents services, la haute idée que s'en sont fait et les nôtres et les autres, pour l'affection avec laquelle on parlait « du grand-père » dans cette multitude anonyme et souffrante des tranchées, Joffre sera désormais le chef respecté, placé au-dessus des partis que tout bon Français, que le monde entier saluera comme le type même du vainqueur loyal et du noble citoyen. »

Très cher M. de Gobard, qui ne connaît jamais « cette multitude anonyme et souffrante des tranchées » abstenez-vous, dans votre intérêt, de répéter de pareilles âneries, qui sont comme autant d'insultes pour les anciens combattants des tranchées que nous sommes demeurés.

**L**E cabotin qui a nom Gabriele d'Annunzio n'a jamais pardonné à cet autre cabotin qui s'appelle Mussolini de lui avoir chipé son soleil de Fiume. Et le « duce », en faisant rétrograder le « poète » au dernier rang des grands hommes d'Italie, s'en est fait un ennemi mortel.

Gabriele d'Annunzio a donc résolu de profiter de la vague de mécontentement qui, après l'assassinat de Matteotti, soulève l'Italie contre le fascisme pour lui tirer, lui aussi, sa révérence.

Voici la lettre par lui adressée aux « gens de mer » dont Mussolini l'avait fait « chef spirituel et temporel » :

Dès le mois d'avril dernier, j'ai renoncé définitivement à la vie publique et je suis redevenu le grand et le pur artiste que j'étais avant la guerre. J'ai averti de ma résolution le gouvernement et le secrétaire des Fédérés... La belle cause est couchée au fond du port comme l'armature des Fieschi. Reste une cruelle rixe d'hommes qui ont les plus différents appétits et les plus diverses ambitions. Quant à moi, je suis désormais au moins à 5.000 mètres d'altitude sur une si grande misère, ayant juste ces jours-ci récupéré mon avion de Vienne et de l'Aisne. Je ne me soucie ni des fausses dévotions, ni des basses méchancetés. Je travaille merveilleusement à reconquérir le temps perdu pour la santé de mon esprit. Adieu.

Gabriele d'ANNUNZIO.

Le salut du « grand et pur artiste » — la modestie ne l'étouffera certes pas — est, comme on voit, un peu sec.

Souhaitons à l'ancien chef des « gens de mer » qui plane maintenant à 5.000 mètres d'altitude sur son avion « de Vienne et de l'Aisne » (sic), qu'il ne termine pas sa brillante carrière par un superbe vol plané dans les décors... de la littérature.

**J**E ne sais plus quel fanroche du Bloc des gauches — c'est même peut-être Herriot lui-même — déclarait récemment, au cours d'un banquet, « que la France considérait les indigènes de ses colonies comme ses propres enfants ».

Ça, c'est le ron-ron démagogique habituel, auquel s'endorment du sommeil du juste les démocrates intransigeants et les humanitaires genre Ligue des droits de l'homme.

Pour l'édification de ces messieurs, nous sommes très heureux de publier un extrait du journal *La Vigie Marocaine* du 6 juillet 1924, que nous communiquons à nos lecteurs.

Il s'agit d'un rapport d'un certain M. Marty — personnage officiel du proconsulat — ayant trait à l'orientation de l'enseignement chez les indigènes, et dont *La Vigie Marocaine* publie les principaux passages.

Voici le plus typique :

Nous n'avons pas au Maroc, écrit M. Marty, de prolétariat intellectuel. Y aurait-il vraiment quelque avantage à en créer un, tant dans l'intérêt de la société marocaine que dans la sécurité de la domination française ?

Non évidemment. Notre œuvre de haute rénovation intellectuelle doit donc porter uniquement sur les cadres traditionnels de cette société, sur la bourgeoisie commerçante ou rurale, sur les fonctionnaires du Makhzen, sur les gens d'église ou d'université, en un mot sur l'élite. C'est là que nous pourrions trouver et développer les qualités morales : conscience, volonté, autorité, caractère, esprit de décision, mesure, jugement, qui font défaut à ceux qui n'auraient pour eux que d'avoir été des « bêtes à concours ». si brillantes soient-elles. Une classe de lettrés, sans passé, sans assises, sans expériences, sans traditions, accessibles à toutes les tentatives voilà le danger ici.

Donc, pas de préoccupations d'effectifs scolaires. Ne fabriquons pas d'année à année, à promotions continues, pour leur malheur, pour celui de la société marocaine et pour celui de notre « imperium » de ces hommes, chez qui l'instruction développe des goûts, des besoins, des aspirations, qu'ils seront absolument impuissants à satisfaire par leurs propres moyens et que ni le Protectorat ni le Makhzen, ni la colonisation, ni l'économie marocaine, ne leur permettront de réaliser. Dès lors, comment douter que ces facultés sans emploi ne s'exercent au détriment des leurs. Ou ne se retournent contre nous ?

L'aveu est d'importance. Son cynisme même est une preuve évidente de l'impunité dont le personnage officiel en question se sait assuré.

Sachons gré à *La Vigie Marocaine* d'avoir accueilli le rapport de M. Marty avec un tel enthousiasme.

Mieux que tout exposé doctrinal, ce simple exemple nous prouve la réalité concrète de la lutte des classes aux colonies.

CHIL.

P.-S. — Nous demandons instamment à tous nos lecteurs de collaborer à notre rubrique « Intérêts et Sottise », en envoyant à Clarté tous les documents qu'ils pourront recueillir à cet effet.

# LES LIVRES

« *Complices* » C'est un recueil de nouvelles de valeur inégale. Quelques-unes nous offrent un très réel intérêt. J'ai beaucoup aimé *L'Enfant jaloux*, le *Machaviel maladroit*, et surtout le *Visage différent*.

Dans ce dernier récit, M. Robert de Traz nous montre qu'un même individu constitue, pour chacun des êtres qui croient le connaître, une personnalité différente. C'est ainsi qu'*Alexandre Weckerlin* étant mort, son ami, sa mère, et sa maîtresse, qui se trouvent réunis, se mettent à parler de lui. Tout de suite, jaillit, entre eux, la discussion la plus passionnée. Chacun a conservé du disparu une image différente et prétend qu'elle est la seule véritable. Le conflit pourrait être tranché car le mort a laissé un manuscrit, son journal intime.

Mais sa mère refuse de le lire, en affirmant qu'elle est sûre de son fils, et sa maîtresse, pour ne pas s'exposer à être démentie, le jette au feu sans même le regarder.

Il y a là un essai original qui méritait d'être signalé. Il dénote, chez son auteur, des préoccupations d'ordre psychologique auxquelles nous ne sommes pas malheureusement habitués.

« *Innocences* » Encore un recueil de nouvelles. Les quatre récits qui composent l'ouvrage ne sont pas sans agrément. Ils ne s'élèvent cependant pas au-dessus d'une honnête moyenne. Mais, par les temps qui courent, il ne faut pas se montrer trop exigeant.

René Jouglet Ce roman m'a beaucoup « *L'Enfant abandonné* » ennuyé. Il m'a paru gris, monotone, sans mouvement et sans vie. Le caractère qui domine tout l'ouvrage, celui de la petite fille, de l'« *Enfant abandonné* », m'a semblé très mal observé et très faux. Les autres personnages m'ont donné l'impression de fantoches par trop conventionnels et inexistantes.

Mais il se peut, au fond, que cet ouvrage ne soit pas si mauvais que cela. C'est, d'ailleurs, sans importance. M. Jouglet doit bien savoir que le talent ne joue aucun rôle dans la carrière d'un homme de lettres. MM. Henry Bordeaux, Joffre et Poincaré font bien partie de l'Académie française...

Alors...

« *Le Perroquet vert* » J'ai des remords d'avoir mal parlé de *L'Enfant abandonné*. Je suis presque tenté, maintenant, de crier au chef d'œuvre. C'est que je viens de lire *Le Perroquet vert*. Mme Bibesco, qui en est l'auteur, est, paraît-il, princesse.

Elle en a bien l'air.

Dès la préface, elle nous introduit dans le meilleur monde.

Elle nous présente, sans plus de cérémonie, à M. Antoine Bibesco, dont, malheureusement, elle néglige de nous dire les titres et les liens de parenté qui l'unissent à elle.

Cet Antoine, au surplus, paraît plein de qualités. Il possède même de l'esprit, et du plus fin, si l'on en juge par le trait suivant : Voyant passer un convoi funèbre, il resta couvert. Puis, comme un inconnu se dirigeait vers lui, il lui tira un grand coup de chapeau en s'écriant : « *Je vous salue, Monsieur, parce que vous êtes vivant !* »

Voilà qui méritait d'être consigné dans les annales de la famille et livré à la postérité.

Quant au roman, proprement dit, c'est, paraît-il, une étude de l'âme russe, genre Dostoïevsky. Ce précieux renseignement se trouve encore dans la préface. Mais, je crois que la *princesse Bibesco* est trop modeste. Le célèbre écrivain aurait été bien incapable de raconter, comme elle, les malheurs de cette famille russe sur qui pèse la fatalité, si j'ose dire, d'un inceste congénital.

On pourra se faire une idée de la puissance d'observation de l'auteur par la lecture de ces phrases qui commencent le récit :

« *Il y a des Russes de Nice, comme il y a des violettes de Parme, de Toulouse. Nous appartenions nous, à cette variété parente, les Russes de Biarritz ; nous étions une famille moscovite de la Côte d'Argent !...* »

Que d'esprit ! que d'esprit ! Princesse... eût dit le maréchal.

De Monzie On connaît la politique du « *Du Kremlin au Luxembourg* » sénateur De Monzie en ce qui concerne la Russie : rapprochement commercial, reconnaissance des Soviets, rétablissement des relations normales entre la France et la Russie. (Une petite ambassade là-bas pour De Monzie, hé ! hé !) Le malin sénateur brasse déjà de vastes affaires, et, puits de pétrole, mines, chemins de fer, etc., n'ont, si j'ose dire, qu'à bien se tenir ! De

Monzie, c'est l'homme d'affaires qui aime être lettré (tous les talents, quoi !) Les chapitres de son livre sont précédés d'épigraphes empruntées à Pascal, Rabin-dranath Tagore, Jérémie (!), Schiller, Michelet, etc. Quoi qu'il en soit, son livre ne manque pas de renseignements intéressants. On y sent bien une bienveillance condescendante du grand bourgeois sceptique pour les « exaltés » et « fanatiques », mais le brillant sénateur est cependant forcé de rendre hommage à « l'élite bolcheviste », au désintéressement des bolcheviks, et au prodigieux effort de là-bas. Des arguments ingénieux pour convaincre le gouvernement capitaliste de reprendre les relations. Oh ! pas de sentiment, des affaires. Des détails fort typiques sur les bévues et les crimes du gouvernement français envers la Russie. Au demeurant, un livre fort utile à lire.

D<sup>r</sup> Jacob Fromer L'amour de la science, « *Du Ghetto à la culture moderne* » la soif d'apprendre et de connaître, traits caractéristiques de l'âme juive, sont,

(J. Povolozky et Cie) dans ce livre, exprimés fortement. Tribulations d'un jeune Juif de Pologne pour échapper au ghetto étouffant, aux traditions figées en formules, loin de la vie et de l'action. Curieux portraits de Juifs « orthodoxes » et tableau très vivant de la vie des familles juives pieuses. On suit avec intérêt les efforts faits par le héros pour gagner la « culture moderne » et l'on comprend la joie qu'il éprouve à chasser loin de lui les lourdes chaînes d'une éducation religieuse, et la religion juive ne le cède en rien par l'étroitesse aux autres religions. Victoire de la vie et de la pensée sur la torpeur et la vaine dialectique des ghettos.

M. Dommanget : Cette plaquette, fort utile, est loin d'être un « *Librairie de l'Humanité* » modèle. Le sujet est traité avec soin. Il s'en faut qu'il le soit avec précision : bien des pages auraient pu être économisées dans certains chapitres, pages qui eussent permis de moins escamoter l'exposé des idées de Blanqui, par exemple.

Telle qu'elle est, cette biographie doit être lue. Elle donnera le goût de lire les écrits du vieux chef de la France insurgée qui a sauvé les plus fortes traditions révolutionnaires et les a transmises aux futurs bolcheviks.

Il a manqué à Blanqui de comprendre Marx et Engels. Mais son expérience de combattant, son intelligence des situations politiques étaient telles qu'il suppléait presque ainsi à son insuffisance doctrinale.

Blanquisme est demeuré synonyme d'action téméraire, prématurée. La faute n'en est guère à Blanqui. Contraint sans cesse de diriger de loin les étonnantes

équipes d'insurgés qu'il organisait, il leur imposa plus d'une fois la compréhension des circonstances contemporaines : certains soulèvements désastreux et factices auxquels il prit part furent décidés par ses lieutenants auxquels il ne voulut pas ensuite faire défaut.

L'heure de Blanqui fut la Commune. Et cette heure, il la manqua, prisonnier des Versaillais ! Combien on sent pourtant que toute sa vie avait été une lente, formidable préparation au rôle de chef qui l'attendait alors ! Comme on voit que la Commune, malgré tous ses défauts, eût pu être sauvée peut-être en l'ayant pour guide ! Lui seul eût su imposer la marche sur Versailles quand elle était encore possible. Lui seul eût pu se dresser contre le leurre des élections.

Blanqui demeure profondément l'un des pères du communisme français. L'opposition, la négation irréductibles. Quelle émotion de lire, en ce temps de renouveau démocratique, l'anathème qu'il lançait, il y a presque un siècle déjà, à ces parlements qui ont fait du prolétariat français le prolétariat le plus constamment dupé, le mieux asservi ! Blanqui, en 1830, de quelles étonnantes ressources n'était-il pas alors le témoignage ? Force dont les élans cassés, hachés, sans cesse repartent ! Haine à la bourgeoisie, l'avorteuse ! Blanqui, l'Enfermé ! Blanqui, force perdue !

*L'Ecuyer d'Enfer*, par M. Georges Ponsot (Crès)

J'ai été très déçu par la lecture de *L'Ecuyer d'Enfer*. Inspiré des lais et romans du moyen âge, cet ouvrage est bien loin d'approcher ses modèles. On n'y trouve ni cette fécondité d'invention, ni cette fine observation des mœurs, ni ces gracieux détails qui font le charme de notre littérature ancienne. Le récit de M. Georges Ponsot est, en général, long, terne et confus. Cependant, le style en est agréable et, de temps en temps, un trait spirituel vient lui donner un éclat momentané.

## LIVRES REÇUS :

Rose Cohen : *A Travers la nuit* (Renaissance du Livre).

Boris Minsky : *Les Scythes* (Povolozky).

Miguel de Unamuno : *Pages choisies* (Povolozky).

Raymond Radiguet : *Le Bal du Comte d'Orgel* (Bernard Grasset).

A. Fabre-Luce : *La Victoire* (N. R. F.).

L'abondance des matières de ce numéro spécial nous oblige à remettre au prochain numéro la suite de nos études sur Lénine :

LENINE, QUI EST-CE ?

par EDOUARD BERTH

# LES REVUES

## *Arbeiter-Literatur (Juin)*

Une présentation austère, un format modeste ; le texte est serré, dense ; peu ou point d'illustrations dans ces 300 pages bien tassées : voici la revue intellectuelle des travailleurs allemands, un « public » qui ne renâcle pas devant l'effort. Il est vrai qu'il est sûr, à l'avance, d'être récompensé : au sommaire, on lit, entre autres, les noms de Kroupskaïa, de Trotsky, de Maïakowsky, d'Andreïew.

A part les quelques pages où Kroupskaïa nous parle de Lénine et s'efforce de mettre au point la légende et de maintenir la vérité intacte, les articles d'*Arbeiter-Literatur* sont inconnus en France.

Quatre poèmes de Maïakowsky : on voudrait connaître et pouvoir lire l'original russe. Le traducteur allemand s'est efforcé, non sans bonheur, de rendre le rythme rapide, métallique, dur, qui résume et s'impose à l'oreille et l'obsède bientôt ; le tonnerre de l'express nocturne crée une semblable obsession qui éveille le voyageur endormi. Maïakowsky tonne aussi furieusement. Mais plus vif, insaisissable, son rythme évoque l'automatisme instantané d'une mitrailleuse, sa cadence impitoyable.

Le poète n'est plus un explorateur qui va librement à la découverte. Le poète de la Russie révolutionnaire, c'est un combattant qui connaît son but, qui a réglé son tir : il charge et décharge son arme, sans trêve. Qui traduira les *chants* des jeunes léninistes avec précision, avec dureté ?

Une analyse très serrée des œuvres de critique militaire de Engels. C'est Trotsky qui tient la plume et qui nous rappelle que Engels a publié des chroniques sur la guerre de 1870-71 dans la *Pall Mall Gazette*. Il nous apporte, condensées et repensées, les idées essentielles de Engels sur l'art militaire qui pose,

pour le marxiste et le révolutionnaire, des problèmes de premier plan.

La guerre est un phénomène essentiellement politique ; elle est le résultat d'un développement politique ; et son développement propre est déterminé par la formation politique des forces en présence. La victoire ou la défaite dépendent bien moins de telle ou telle manœuvre stratégique, du style de tel ou tel commandant d'armée, que du rapport des couches sociales qui se traduit dans la situation politique d'un pays. L'exemple de la guerre de 70-71 ne saurait laisser aucun doute. Qu'on se rappelle seulement comme la lutte change de caractère après la chute de l'Empire. La situation est presque renversée en deux semaines et la pénible victoire de Bismarck s'explique bien moins par la stratégie de de Moltke que par le désir d'en finir des forces conservatrices de la province, appuyées sur les masses rurales et dressées contre Paris révolutionnaire et combattant.

Cela ne signifie nullement que la technique militaire doit être mise de côté. Engels se garde bien d'en faire fi. Une fois que le processus politique s'est transformé en action militaire, il faut mettre en œuvre tous les moyens dont l'art de la guerre dispose. Mais il n'en reste pas moins qu'un certain organisme militaire est toujours le produit d'une certaine organisation politique, d'une certaine société.

Dans un pays où l'organisation socialiste est encore naissante, et ne saurait assurer avant longtemps la production surabondante nécessaire au développement de la véritable culture socialiste, on ne saurait encore se passer de la science militaire accumulée par la bourgeoisie, ni créer de toutes pièces la stratégie de l'armée socialiste.

Personne ne s'est encore préoccupé, en France, des problèmes militaires de la Révolution. Ce n'est pas un sujet négligeable.

DONCIERES.

Pendant ces deux mois d'été, « Glarté » ne paraîtra qu'une fois par mois, le 15 août et le 15 septembre, MAIS EN NUMEROS DOUBLES, c'est-à-dire que nos lecteurs trouveront dans ces numéros mensuels la matière de deux numéros.

C'est maintenant le moment, pour tous ceux qui manifestent quelque attachement à notre revue de se mettre au travail pour lui recruter de nouveaux abonnés. Le début de notre quatrième année de parution sera décisive — dans un sens ou dans l'autre. Octobre doit voir notre réussite définitive, ou notre échec, et l'un ou l'autre dépendront de l'appui que nous aurons trouvé auprès de notre public.

Camarades abonnés, vous avez maintenant tous en mains des carnets d'abonnement, et la prime en livre offerte à nos nouveaux abonnés facilite votre tâche. Mais encore faut-il que vous ayez la volonté de l'entreprendre.

GLARTE

P. S. — Le choix des livres du mois de juillet et d'août sera annoncé dans les numéros de « l'Humanité » du 31 juillet et du 31 août.

## LA RENAISSANCE DU LIVRE

R. du C. 194.545

78, boulevard Saint-Michel - PARIS

### COLLECTION LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE INTERNATIONALE

publiée sous la direction de Pierre MAC ORLAN

Cette Collection d'œuvres modernes comprendra des romans, des essais, des poèmes et des recueils de dessins qui refléteront l'inquiétude de l'intelligence contemporaine, sans aucun parti pris de doctrine sociale ou littéraire. Elle révélera, pour la France et l'Étranger, les aspects les plus personnels de la sensibilité internationale depuis la guerre.

Vient de paraître :

## A TRAVERS LA NUIT

par Rose COHEN

Traduit de l'anglais par S. GODET

Dans la même collection :

<b>Les Cinq Continents</b> , anthologie mondiale des poètes contemporains, par Ivan GOLL.....	12 fr.
<b>Aux lisières de la mort</b> , par Ambroise BIERCE (traduit de l'Anglais).....	6 fr.
<b>Le rose et le noir</b> , par Georges DUTHUIT.....	5 fr.
<b>Le soldat juif</b> , par Schalom ASCH (traduit du yidisch).....	7 fr.
<b>Scènes de la Révolution Russe</b> , par Elie EHENBOURG, NIKITINE, Boris PILNIAK, Alex REMISOV (traduit par Serge LIESKOY).....	7 50

EN VENTE PARTOUT

PROSPECTUS SUR DEMANDE

## LA RENAISSANCE DU LIVRE

78, boulevard Saint-Michel - Paris

### Collection de Littérature ancienne, française et étrangère

publiée sous la direction de Pierre MAC ORLAN

Cette Collection comprend des Œuvres anciennes inédites peu connues ou non réimprimées. Elle est intéressante pour l'histoire de la littérature internationale et pour les mœurs. Traduites sur des Textes non expurgés, les Œuvres qui la composent révèlent toujours une personnalité curieuse

Vient de paraître :

LA

## VIE DU COMTE DE PERMISSION

Introduction par Bertrand GUÉGAN

Reproduction de Gravures sur bois du XVII<sup>e</sup> siècle

1 VOLUME : 12 francs

Volumes parus :

<b>LA DÉDAIGNEUSE</b> , de BEAUMONT et FLETCHER, traduit de l'anglais par M. MÉLÈSE.....	12 fr.
<b>LA VAGABONDE COURAGE</b> , par GRIMMELSHAUSEN, traduit de l'allemand par COLLEVILLE.....	10 fr.
<b>LE DÉMON BLANC</b> , par John WEBSTER, traduit de l'anglais par Camille LÉ.....	10 fr.
<b>LE STRATAGÈME DES ROUÉS</b> , par FARQUHAR, traduit de l'anglais par Constantin WEYER.....	5 fr.
<b>LE LIVRE DES SNOBS</b> , par THACKERAY, traduit de l'anglais par Constantin WEYER.....	10 fr.
<b>FRANKENSTEIN</b> , par Mary SCHELLEY.....	10 fr.

## Adhèresz à l'Office du Livre du mois de CLARTÉ

**Son But :** Vous choisir chaque mois le meilleur livre paru en librairie  
Vous permettre de l'acquérir gratuitement

CLARTÉ affirme que le commerce des livres représente actuellement une des branches les plus prospères de l'activité capitaliste.  
CLARTÉ prétend qu'un livre « se lance » comme un produit pharmaceutique et que, pour qu'il « réussisse », sa valeur intrinsèque est ce qui importe le moins.  
CLARTÉ répète que les milieux littéraires comptent parmi les plus vils de cette société. Seuls les appétits d'argent s'y affirment avec une cynique franchise. L'arrivisme le plus bas des auteurs, le trafic le plus éhonté des éditeurs contribuent à bannir toute honnêteté de l'art littéraire, toute probité du métier d'écrivain.

**Pour réagir utilement contre le mercantilisme des lettres  
CLARTÉ vous propose le boycottage des mauvais romans**

## Adhèresz à l'Office du Livre du mois de CLARTÉ

### Pour recevoir « LE LIVRE DU MOIS »

Tous les abonnés et tous les lecteurs de CLARTÉ, en France et à l'Étranger, peuvent recevoir « LE LIVRE DU MOIS », à la seule condition d'avoir versé à notre librairie une provision calculée sur le prix moyen de 7 francs par livre et de 1 fr. 10 pour frais de port. Le versement de cette provision s'effectue de deux façons :

- 1° Un seul versement de 95 francs pour l'année toute entière ;
- 2° Trois versements de 33 francs tous les quatre mois ;

ou **Gratuitement par carnets de 4 abonnés nouveaux** (nous demander circulaire explicative et carnet).

Livre du mois choisi en Juin :

# LETTRES

de JEAN DE SAINT-PRIX

Librairie des Sciences politiques et sociales

Marcel RIVIÈRE

31, rue Jacob et 1, rue St-Benoit - Paris 6°

Vient de paraître

ÉDOUARD BERTH

## Guerre des États ou Guerre des Classes

(Collection « Études sur le Devenir Social »)

Un volume in-16 de 440 pages. - Prix : 9 fr. Franco : 10 fr.

Au lendemain de la consultation électorale, ce livre pourra être considéré comme la réponse du prolétariat révolutionnaire... De cette *guerre des classes*, qui, seule, peut mettre fin à la *guerre des États*, Proudhon, Marx et Georges Sorel sont les trois grands théoriciens, et Lénine, le héros, l'homme d'État, le génial metteur en œuvre.

Librairie André DELPEUCH, 51, rue de Babylone, 51 -- PARIS

R. C. 227.836 - Chèque postal 496-89. - Téléph. : Sgur 85-80

Dernières nouveautés :

GRILLOT de GIVRY

### LE CHRIST ET LA PATRIE

Prix. . . . . 7 fr. 50

Par l'audace des idées qu'il défend, ce livre a mérité qu'on l'adopte le Breviaire de la Paix

Paul ROUÉ

### LE PROCÈS DE JÉSUS

Étude historique et juridique. . . . . 5 francs

L'Inculpé - Son crime - Arrestation - Procédure - Jugement - Le véritable rôle de Judas - Exécution - Réhabilitation

### LA LITTÉRATURE ET LA PAIX

Enquête dirigée par Pierre PARAF dans l'Ordre Naturel

Réponses de Romain Rolland, Israël Zangwill, Henri Barbusse, Général Percin Général Sarrail, Amiral Jaurès, Victor Marguerite, Gémier, André Spire, Renée Dunan, Lucie De arue-Mardrus, Gina Lombroso, Gouttenoire de Toury, Jean de Bonnefon, etc., etc.

Cette enquête sera terminée avec le n° 27 du 20 juillet. Le n° . . . . . 2 francs

A. de MONZIE

### Du Kremlin au Luxembourg

Prix . . . . . 7 fr. 50

Une enquête clairvoyante, impartiale sur l'effort de notre alliée de demain : la Russie.

Gustave COQUIOT

### DES GLOIRES DÉBOULONNÉES

Prix. . . . . 7 francs

Un réquisitoire passionné et d'une ironie terrible et réjouissante contre certains Profiteurs de l'Art.

JEAN BERNIER

# Tête de Mêlée

ROMAN

6 75

F. RIEDER & C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS — PARIS



LÉON BAZALGETTE

# Henry Thoreau

SAUVAGE

8.75

F. RIEDER & C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS — PARIS



JEAN DE SAINT-PRIX

# Lettres

(1917 - 1919)

7. »

F. RIEDER & C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS — PARIS



Édités dans la collection  
«*Prosateurs Français  
Contemporains*»,

Voici deux livres de collaborateurs  
de  
**Clarté.**

Voici le «*Livre du Mois*»  
de  
**Clarté.**